

ÉDITORIAL

Difficile de rendre compte des activités de cette année, de mesurer l'avant et l'après, sans être saisie par un sentiment singulier d'éloignement, voire d'étrangeté. La crise sanitaire actuelle, qui affecte lourdement notre quotidien et nos vies, a également bouleversé nos habitudes de recherche et d'enseignement. Des activités auparavant considérées comme usuelles pour un centre universitaire – accueillir des chercheur-seuse-s dans nos bibliothèques, lire et écrire dans nos locaux, se déplacer à l'étranger pour des colloques ou des séjours d'étude, organiser des manifestations scientifiques, rencontrer les étudiant-e-s –, activités qui punctuaient notre quotidien, ont été provisoirement abandonnées ou ont dû être réorganisées sous des formes « virtuelles ». Notre communication a changé, notre environnement professionnel aussi : la « présence » n'est plus la norme, mais un choix à opérer parmi les divers modes de la « distance » qui permettent de respecter les mesures de sécurité. Ces changements imprévus des usages sociaux ont été rapides, même abrupts au début, mais après les quelques semaines d'incertitudes et d'apprentissage technologique, les difficultés des mois passés nous ont permis également de mettre à l'épreuve notre capacité d'adaptation – à la limite, de résilience institutionnelle – de réfléchir à nos priorités, de souder aussi notre équipe sur le plan humain.

Tout en gardant l'espoir de retrouver bientôt une pleine sérénité dans le déroulement de nos activités, et d'un retour graduel à une fréquentation plus détendue de nos locaux, bref en attendant les lumières du printemps, notre premier bilan de cette expérience difficile, dont les séquelles sont toujours actuelles, se veut néanmoins encourageant sur le plan institutionnel.

Ce Bulletin est essentiellement consacré aux contributions marquant la célébration des journées anniversaires des cinquante ans de l'IHR, qui se sont déroulées à la conclusion du semestre d'automne 2019. En effet, notre Bulletin se double cette année en présentant un numéro spécial IHR50. Ensemble, ces deux brochures présentent les interventions mémorielles et les articles stimulants issus des diverses conférences de deux journées riches de convivialité aussi bien que de réflexions, d'échanges intellectuels, de discussions animées autour de propositions interprétatives et méthodologiques novatrices, ou des bilans de projets intellectuels exigeants, portés par des spécialistes de l'histoire intellectuelle, socio-culturelle et littéraire des Réformes chrétiennes de la première époque moderne. Nous tenons à remercier vivement les participant-e-s pour leur riche et indispensable apport scientifique, tout comme, pour leur présence, les représentant-e-s du rectorat de l'Université de Genève et des décanats de nos facultés partenaires ainsi que nos collègues, les ami-e-s de l'IHR, qui ont tenu à nous témoigner leur intérêt pour nos activités. Nos remerciements vont aussi à tous et à toutes ces collègues qui, retenu-e-s par d'autres engagements ou obligé-e-s de renoncer à se déplacer en raison des grèves prolongées des transports du mois de décembre, nous ont également fait part de leurs encouragements et de leurs vœux chaleureux.

Obligé-e-s au confinement par la première vague pandémique, nous avons dû avec regret fermer nos locaux à la mi-mars, annuler une partie des manifestations déjà annoncées, suspendre ensuite des collaborations scientifiques programmées.

Si les enseignements semestriels universitaires ont pu se poursuivre à distance, non sans un effort considérable de réadaptation en urgence, notre cours d'été intensif post-grade, qui devait initialement se tenir début juin et pour lequel la fréquentation en présentiel représente un élément indispensable, a dû être reporté, mais a finalement pu se tenir, dans les locaux de l'Université, après l'été – pour ainsi dire entre deux vagues. Nous tenons à saluer ici la constance et détermination des enseignants de cette année, nos collègues Paul-Alexis Mellet et Ueli Zahnd, qui se sont employés à mener à bien la préparation de cette semaine de cours, dans des conditions particulièrement difficiles en raison de la fermeture des bibliothèques, ainsi qu'à remercier l'équipe administrative, qui a été confrontée à des difficultés logistiques et d'organisation considérables. Nous tenons surtout à souligner l'engagement des douze participant-e-s du cours ; grâce à leur implication active, l'enseignement a pu finalement se dérouler de manière optimale, avec même une apparence de normalité – quoique dans des conditions tout à fait exceptionnelles.

Ce printemps de crise a aussi été agrémenté de découvertes inattendues et de bonnes nouvelles. Les cafés-zoom de l'IHR, organisés chaque semaine pour garder le lien et maintenir l'échange intellectuel, nous ont finalement permis de surmonter des difficultés d'organisation, de discuter des travaux en cours, et d'attendre dans une solitude partagée le dé-confinement du mois de mai, avec la réouverture, envisagée pendant de longues semaines, de nos bibliothèques.

À la fin du mois de mars, nous avons salué avec grande satisfaction la nouvelle de l'important soutien financier accordé par le FNS au projet, présenté par notre collègue Ueli Zahnd, « *A disregarded Past – Medieval Scholasticism and Reformed Thought* ». Ce projet, qui s'étendra sur quatre ans, étudie l'importance d'une tradition médiévale de pensée scolastique qui a été particulièrement cruciale pour la théologie réformée, à savoir la tradition intellectuelle scotiste. Au début du mois d'août, deux premiers collaborateurs scientifiques ont constitué l'équipe du projet. Nous avons ainsi eu le plaisir d'accueillir Giovanni Gellera, détenteur d'un doctorat en histoire de la philosophie à l'Université de Glasgow en 2012, et spécialiste de la philosophie écossaise du XVII^e siècle, ainsi que des thématiques de la tolérance religieuse et politique à l'époque moderne. Après quatre ans de formation doctorale au sein de l'IHR comme assistant, Arthur Huiban a été associé comme postdoc à ce projet. Tout en exprimant notre satisfaction pour la rapide progression de son parcours académique, nous tenons ici à lui témoigner notre reconnaissance pour tout ce qu'il a apporté à l'IHR, avec vive intelligence, pendant ces années d'assistantat ainsi que par sa présence – souriante, ironique et perspicace. Nous le félicitons chaleureusement pour l'accomplissement de sa thèse, consacrée à « *La claritas scripturae* dans les espaces confessionnels de l'Europe moderne (XVI^e-XVII^e siècles) » et brillamment soutenue au début du mois d'octobre passé, en lui souhaitant beaucoup de succès ainsi que de satisfactions dans l'ouverture de ce nouveau chantier de recherche.

Le 1^{er} septembre, Jade Sercomanens a été engagée comme assistante suppléante de l'IHR. Bien intégrée au sein de l'équipe en raison de son rattachement depuis six ans comme candidate au doctorat dans le cadre du Sinergia FNS « *Lactation in History* », Jade Sercomanens est en voie d'achever son parcours doctoral : nous nous réjouissons de pouvoir compter sur sa collaboration, efficace, compétente et prévenante, pour soutenir la mission d'enseignement et de recherche de l'IHR.

Nous saluons également l'arrivée de Seraina Berger comme doctorante à l'IHR, depuis le 1^{er} septembre, dans le cadre du programme « Doc.ch » du FNS. Après des études à Bâle, Zurich et New York, Seraina Berger a obtenu son master en théologie à l'Université de Bâle en 2019. Sous la co-direction d'Ueli Zahnd et de Jan-Friedrich Missfelder (Universität Basel), elle prépare une thèse doctorale consacrée à l'impact de la théologie de la Réforme dans les milieux médicaux, à travers la figure et la carrière d'Alexander Seitz (c. 1470–1545).

Last but not least, c'est un plaisir d'annoncer que la fin de l'été a apporté à l'IHR le rattachement d'un nouveau projet, soutenu sur quatre ans par le FNS dans le cadre du programme *Ambizione*, et dirigé par Paolo Sachet, qui de ce fait intègre l'équipe de l'IHR comme collaborateur scientifique. Détenteur d'un doctorat obtenu en 2015 au Warburg Institute, School of Advanced Study – University of London, ce brillant chercheur a déjà à son actif une très belle carrière internationale. De par son approche digitale, quantitative et qualitative, le projet « L'empreinte grecque sur l'Europe : patristique et édition en Suisse dans la Réforme naissante », souhaite relever l'importance du rôle éditorial joué par l'espace helvétique dans la réception des Pères grecs à l'aube de la Réformation. Matteo Colombo, étudiant de master à l'Université de Genève, est associé à ce projet comme auxiliaire de recherche.

Je ne peux clore ces lignes sans exprimer mes pensées reconnaissantes à notre équipe administrative et aux collaborateurs à l'enseignement et à la recherche de l'IHR, pour leur disponibilité et leur engagement quotidien sans faille tout au long de l'année passée. Nous savons désormais jusqu'à quel point concilier des conditions de télétravail avec la vie familiale et personnelle peut être épuisant : c'est surtout grâce à votre implication institutionnelle que nous avons pu assurer la continuité au cours de ces mois difficiles. La qualité humaine d'un centre scientifique n'est pas visible dans les statistiques annuelles des activités, alors que c'est votre sourire qui fait la différence.

Daniela Solfaroli Camillocci
Directrice
Décembre 2020

BIBLIOTHÈQUE

Au cours de l'année 2019-2020, notre bibliothèque s'est enrichie de 100 documents, dont 22 livres anciens.

Parmi ces acquisitions, notons :

- *Luther's Works*, Saint-Louis, Philadelphia, 1955-1986, 55 volumes. Cote : O 863
- Carion, Johannes, *Le livre des chroniques*, Paris, 1546. Cote : O 847
- Grégoire de Naziance, *De moderandis disputationibus Gregorii Nazanzæni sapientissimus sermo*, J. Oecolampadio interprete, Augsburg, 1521. Cote : Obr 67

Les ressources de la bibliothèque sont accessibles aux utilisateurs selon les modalités disponibles sur notre site Internet et auprès du secrétariat de l'IHR.

RECHERCHE

Projets, travaux en cours

Actes du colloque international « La construction internationale de la Réforme et l'espace romand à l'époque de Luther »

La publication des actes du colloque international qui s'est tenu à Genève en septembre 2017 sous l'égide de l'IHR est prévue pour le premier trimestre de l'année 2021 aux éditions Classiques Garnier. L'ouvrage collectif a été dirigé par Daniela Solfaroli Camillocci, Nicolas Fornerod, Karine Crousaz et Christian Grosse.

Lactation in History : a Crosscultural Research on Suckling Practices, Representations of Breastfeeding and Politics of Maternity in a European Context (Sinergia FNS, 2013-2018)

Le projet pluridisciplinaire pour lequel Daniela Solfaroli Camillocci a été co-requérante se poursuit sur le plan éditorial avec la préparation d'un ouvrage collectif visant à renouveler l'état des études sur l'histoire des usages, des représentations et des politiques de l'allaitement de l'antiquité à nos jours. L'ouvrage *Allaiter. Histoire/s et cultures d'une pratique* (sous la direction de Yasmina Foehr-Janssens et Daniela Solfaroli Camillocci, études réunies par Francesca Arena, Véronique Dasen, Yasmina Foehr-Janssens, Irene Maffi, Daniela Solfaroli Camillocci) est prêt pour la publication (Turnhout, Brepols, 2021).

Remontrances d'Ancien Régime, XVI^e-XVIII^e siècle

Ce projet, dirigé par Paul-Alexis Mellet et Ullrich Langer (University of Wisconsin-Madison), mené dans le cadre du CESR de Tours et financé par les universités de Tours et de Madison, est arrivé à son terme après six années de recherches. Un bilan de cinq

journées d'étude et d'un colloque va paraître chez Garnier (coll. Travaux du CESR), sous le titre *Les remontrances (XVI^e-XVIII^e siècle). Textes et commentaires*. Un deuxième volume, plus spécifiquement consacré aux remontrances imprimées en France entre 1557 et 1603, est sous presse chez Droz.

Édition de l'Antitribonien de François Hotman (1603)

Paul-Alexis Mellet, avec Laurent Gerbier (CESR, Université de Tours) et Stéphan Geonget (CESR, Université de Tours) prépare l'édition critique de l'*Antitribonien* de François Hotman, à paraître chez Droz en 2021.

Édition de la Supplication et remontrance sur le fait de la chrestienté et de la reformation de l'Eglise... de Jean Calvin (1543)

Paul-Alexis Mellet travaille à une édition critique bilingue (latin/français) de Jean Calvin, *Supplex Exhortatio, ad Caesarem Carolum Quintum...*, s.l., 1543 et sa traduction française *Supplication et remontrance, sur le fait de la chrestienté et de la reformation de l'Eglise...*, s.l., 1544, à paraître chez Droz en 2021. Les textes français et latin sont saisis, la comparaison des éditions est engagée, l'introduction et les notes restent à faire.

A disregarded Past - Medieval Scholasticism and Reformed Thought

Ce nouveau projet, dirigé par Ueli Zahnd, propose d'étudier l'importance de la théologie médiévale (et scolastique en particulier) pour la genèse et la formation de la tradition réformée. Doté de presque 1'200'000 CHF par le FNS en avril 2020, ce projet s'étendra sur quatre ans avec une équipe de deux postdoctorants (Giovanni Gellera et Arthur Huiban) et un doctorant (titulaire désigné : Zachary Seals). Suivant, d'une part, des pôles géographiques décisifs de la tradition réformée (Suisse réformée, Palatinat électoral, Écosse et France), et se concentrant, de l'autre, sur une tradition de pensée médiévale qui semble avoir été particulièrement importante pour la branche réformée de la Réforme, à savoir la tradition scotiste, le projet espère pouvoir élucider une source possible d'influence négligée tant par les premiers théologiens réformés que par la recherche moderne.

A Companion to Late Medieval Theology

Avec John Slotemaker (Fairfield, CT), Ueli Zahnd prépare l'édition d'un manuel sur la théologie des deux derniers siècles du Moyen Âge. Dans la recherche sur la pensée médiévale, les théologiens de la fin du XIV^e et du XV^e siècle sont toujours très peu traités ; toutefois ce sont eux qui ont contribué au contexte théologique immédiat dans lequel a émergé la Réforme. Ce *Companion* essaiera de rendre accessible cette terre inconnue ; il paraîtra chez Brill à Leyde dans la série des *Companions to the Christian Tradition*.

Édition de la Psychopannychia de Jean Calvin

Dans le cadre des *Ioannis Calvini opera omnia denua recognita* (Genève, Droz), Ueli Zahnd prépare l'édition bilingue (latin/français) de la *Psychopannychia*, la première œuvre théologique de Calvin. Au cours de la première moitié de 2020, il a établi la plupart du texte français du traité.

The Scholastic Commentaries and Texts Archive

Dans ce projet visant à rendre disponibles en accès libre des textes et des informations sur ces textes qui appartiennent à l'histoire intellectuelle latine du XII^e au XVII^e siècle, Ueli Zahnd est coéditeur technique et fait partie du comité éditorial. Depuis l'été 2019, une attention particulière est prêtée dans ce projet aux *Decades* de Heinrich Bullinger, un manuel de théologie réformée de première importance.

Ueberweg : Grundriss der Geschichte der Philosophie, 14. – 16. Jahrhundert

Ce projet se situe dans le cadre de la refonte générale du *Grundriss der Geschichte der Philosophie* de Friedrich Ueberweg (1^{ère} édition 1863–1871, 2^e édition 1924–1927), l'une des histoires de la philosophie les plus complètes de la recherche moderne. Avec Philippe Büttgen (Paris), Laurent Cesalli (Genève) et Christophe Grellard (Paris), Ueli Zahnd coédite les volumes sur la philosophie occidentale du XIV^e au XVI^e siècle, préparant une vue d'ensemble novatrice de ces siècles attribués traditionnellement à des périodes différentes. Ce projet est soutenu financièrement par l'*Académie Suisse des sciences humaines et sociales*.

Édition critique de la première partie des Actes et gestes d'Antoine Froment

Ce projet qui a débuté en 2019 sous la direction de Nicolas Fornerod, et auquel sont associés Hadrien Dami et Daniela Solfaroli Camillocci, est réalisé en parallèle au travail éditorial préparatoire qui a été mené avec les étudiant-e-s dans le cadre du séminaire d'initiation à l'édition de sources historiques offert par l'IHR. Cette expérience va être renouvelée la prochaine année.

Édition critique de L'Histoire véritable de la vie de Jean de Labadie et de l'Abregé sincere de la vie et de la conduite et des vrais sentimens de feu Mr. De Labadie

Ce projet, lancé en 2012 sous la direction de Maria-Cristina Pitassi avec la collaboration de Nicolas Fornerod, a été soutenu par le FNS jusqu'à fin décembre 2016 et se poursuit actuellement. Dans le prolongement de ce projet, Nicolas Fornerod a rédigé en collaboration avec Daniela Solfaroli Camillocci deux articles, l'un consacré aux rapports entre expérience spirituelle et institutions chez Labadie, pour le troisième volume du *Discours mystique entre Moyen Âge et première modernité* consacré à l'institution chez Champion, et l'autre sur la danse dans l'expérience mystique labadienne.

L'empreinte grecque sur l'Europe : patristique et édition en Suisse dans la Réforme naissante

Ce nouveau projet FNS *Ambizione* dirigé par Paolo Sachet a débuté en septembre 2020 et s'étendra sur quatre ans. Son objectif consiste dans la réévaluation du rôle joué par l'espace helvétique dans le renouveau des éditions des Pères grecs à l'aube de la Réformation. Avec son approche digitale, quantitative et qualitative, le projet contribue à redéfinir, à partir du milieu suisse, l'impact de la patristique grecque sur la culture européenne, un phénomène trop souvent négligé. En offrant un modèle méthodologique pour les études de réception, il se fixe comme fin de stimuler des investigations analogues dans le domaine littéraire, de l'histoire culturelle et de celle du livre.

Édition électronique de l'inventaire de la correspondance de Jean-Alphonse Turrettini

Soutenu par le rectorat depuis 2017 comme projet-pilote dans le cadre du programme de l'Université de Genève relatif aux humanités numériques, ce projet a pour but l'édition électronique en libre accès de l'inventaire des 5'000 lettres composant la correspondance active et passive du pasteur et théologien genevois Jean-Alphonse Turrettini (1671-1737), qui avait paru en 2009, par les soins de Maria-Cristina Pitassi, en six volumes chez Honoré Champion. L'édition électronique prévoit également la publication des manuscrits numérisés des lettres. Le site sera bientôt accessible au public. Pour plus d'information : <https://www.unige.ch/ihr/fr/recherche/projets-en-cours/turrettini-numerique/>.

Édition des œuvres imprimées de Calvin

Olivier Labarthe prépare une édition bilingue (latin et français) des *Articles de la sacrée faculté de Paris* publiés en 1544 par Calvin en réponse aux articles de foi publiés par la Sorbonne en 1543, à paraître chez Droz. Dans ces articles, Calvin tourne en dérision les efforts de réforme du clergé catholique menés par la Sorbonne et met en évidence le fait que la Réforme a déjà répondu à ces questions.

Cité et Université

L'ouvrage *Côté chaire, côté rue. L'impact de la Réforme sur la vie quotidienne à Genève (1517-1617)*, Genève, La Baconnière, 2018, rédigé par Ch. Grosse, A. Dunant, N. Fornerod, G. Gross, D. Solfaroli Camillocci, S. Vernhes Rappaz, et issu de l'exposition sur les premiers cent ans de la Réforme à Genève qui s'est tenue aux Archives d'Etat de Genève en 2017, a été lauréat du PRIX COLLADON 2020 de l'Église protestante de Genève.

Avec un groupe d'historiennes, enseignantes-chercheuses de l'Université de Genève, Daniela Solfaroli Camillocci a collaboré au volet historique du projet 100Elles* du collectif L'Escouade (<https://100elles.ch/>). Ce projet pour l'installation de cent plaques de rues avec des noms de femmes dans la ville de Genève est soutenu par l'Agenda 21 de la Ville de Genève. Le volume qui réunit les biographies des femmes, rédigées par des historien-ne-s et des étudiant-e-s, et illustrées par des artistes, est publié en partenariat avec la Haute École d'Art et Design de Genève (Genève, Georg, 2020).

Communications et autres interventions

DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI

« Révolté-é-s, dissident-e-s, témoins critiques : troubles sociaux et troubles du genre à l'époque de la Réforme », leçon dans le cadre du cours public en Études Genre (dir. Yasmina Foehr-Jannsens et Agnès Vannouvong) « Le Genre en Révolution : rebelles, insurgé.e.s et révolté.e.s » (Faculté des lettres, Université de Genève, 18 octobre 2019).

Participation à la table ronde à l'occasion de la parution de l'ouvrage d'Eduardo Viveiros de Castro *L'inconstance de l'âme sauvage* (Genève, Labor et Fides, 2020) avec Vincent

Debaene, (UNIGE), Perig Pitrou (CNRS), Frédéric Tinguely (UNIGE), Boris Wastiau (MEG), Salle des moulages de l'Université de Genève, 19 février 2020.

PAUL-ALEXIS MELLETT

« Théodore de Bèze et la tyrannie », conférence au Musée International de la Réforme (Genève), 4 septembre 2019. <https://www.musee-reforme.ch/fr/evenements-archives/theodore-de-beze-et-la-tyrannie/>

Interview sur Théodore de Bèze par la RTS 2, émission Babel du 6 octobre 2019, Lausanne.

<https://www.rts.ch/play/radio/babel/audio/theodore-de-beze-reformateur-revolutionnaire?id=10727444>

« Négocier, contester : les remontrances d'Ancien régime », leçon inaugurale dans le cadre de la Soirée des lettres (Université de Genève, 4 mars 2020).

UELI ZAHND

« Cicero und die Reformation am Oberrhein », conférence lors du colloque international *Cicero in Basel. Rezeptionsgeschichten aus einer Humanistenstadt* (Bâle, 4 octobre 2019).

« Disenchanted Water. Ecological Effects of the Reformation ? », conférence lors du colloque international *Acqua Roma - Nourisher of Life and Bearer of Meaning* tenue à l'*Istituto Svizzero di Roma* (Rome, 15 octobre 2019).

« Das Münster als Versammlungsort. Vom Basler Konzil zum Friedenskongress der Zweiten Internationale », intervention dans le cadre du cours public 'Lebendige Steine' - *Das Basler Münster als Medium öffentlicher Religion und Theologie* (Bâle, 21 octobre 2019).

« Was wir von Calvin über Castellio und von Castellio über Calvin lernen können », exposé d'introduction lors de l'assemblée générale de la *Internationale Castellio Gesellschaft* (Bâle, 26 octobre 2019).

« Zwingli : l'homme et son temps », présentation lors d'une série de conférences sur *Zwingli - une figure à (re)découvrir* (Pully, 30 octobre 2019).

« Cornelius Martini und die Verteidigung der Metaphysik. Mittelalterliche Ressourcen in einem frühneuzeitlichen Streit », conférence lors du colloque international *Aristoteles und die Naturphilosophie an den mitteleuropäischen Universitäten der Frühen Neuzeit, 1600-1700*, tenu à la *Freie Universität* (Berlin, 21 novembre 2019).

« Sémantiser la Réforme : Les Decades de Heinrich Bullinger et les *Linked Open Data* », présentation lors de la journée d'étude *Réforme, réformes, réformation/s ?* (journées d'étude pour le cinquantenaire de l'IHR, Genève, 6 décembre 2019).

« Les villes et leurs prédicateurs : les prédications Suisses du XV^e siècle », intervention dans le cadre du cours public *Ville et vie urbaine au moyen âge* organisé par le *Centre d'études médiévales* (Genève, 26 février 2020).

NICOLAS FORNEROD

« De l'*Histoire du Concile de Trente* au *Discorso dell'Origine [...] dell'Officio dell'Inquisitione* : retour sur la diffusion genevoise des œuvres de Sarpi (1621-1639) », conférence dans le cadre de la journée d'études, *A proposito di Sarpi. L'Inquisizione, il concilio di Trento*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 18 novembre 2019.

HADRIEN DAMI

« Écrire la Réformation de Genève François Bonivard, Antoine Froment, Michel Roset : les enjeux de la construction d'une « histoire officielle » genevoise au XVI^e siècle », conférence à la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, Archives d'État de Genève, 26 septembre 2019.

Autres activités

DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI

Directrice adjointe de la Maison de l'Histoire de l'Université de Genève (<https://www.unige.ch/rectorat/maison-histoire>) ; membre de la Commission du Fonds Universitaire Maurice Chalmieu (<https://www.fondschalumeau.unige.ch>) ; du jury du Prix Genre de l'Université de Genève (<https://www.unige.ch/rectorat/egalite/programmes/prix-genre>) ; du comité scientifique du Musée Historique de la Réformation (MHR – Genève) ; du comité scientifique des Journées Suisses d'Histoire 2022 ; du comité scientifique d'EMoDiR (*Research Group on Early Modern Religious Dissents and Radicalism*) (www.emodir.net) ; du comité scientifique de la revue *Riforma e movimenti religiosi. Rivista della società di Studi Valdesi* (<http://www.riformaemovimentireligiosi.com>) ; du comité scientifique de la revue *Archivio Italiano per la Storia della Pietà*.

PAUL-ALEXIS MELLET

Membre de l'ADHIP (Association des historiens des idées politiques) et de l'AHMUF (Association des Historiens Modernistes des Universités Françaises) ; membre de la Société Française d'Etude du Seizième Siècle (SFDES) et de la SCSC (Sixteenth Century Society & Conference) ; membre de l'Institut Protestant de Théologie (IPT) ; de la Renaissance Society of America (RSA) ; codirecteur des collections « Le savoir de Mantice » (Champion) et « Travaux du CESR » (Garnier) ; expert auprès du Fonds de la Recherche Scientifique (Belgique) et de la commission du Fullbright Program (USA), expert auprès de l'AERES (Agence d'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur)/HCERES (Haut conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur) (France) ; membre du comité scientifique des Journées Suisses d'Histoire 2022.

UELI ZAHND

Coéditeur de la *Theologische Zeitschrift* (ThZ, Bâle : Reinhard) ; membre du comité éditorial des *Textes et Études du Moyen Âge* (TEMA, Turnhout : Brepols) et des *Theologisch bedeutsame Orte der Schweiz* (THEOS, Bâle : Schwabe) ; membre du comité éditorial et

coéditeur technique du *Scholastic Commentaries and Texts Archive* (SCTA, <http://scta.lombardpress.org>); membre du comité scientifique de la *Internationale Castellio-Gesellschaft*, du comité directeur (caissier) de la *Fédération Internationale des Instituts d'Études Médiévales*, du comité directeur de la *Gesellschaft für die Geschichte des reformierten Protestantismus*; Membre du *Curatorium pour le catalogage des manuscrits médiévaux et prémodernes conservés en Suisse* de l'*Académie suisse des sciences humaines et sociales*; membre du *Conseil de fondation* et du *Conseil scientifique* du *Musée international de la Réforme* (MIR; Genève); membre du *Verein für Reformationsgeschichte*, de l'*Association d'Histoire Ecclésiastique Suisse*, de la *Société Internationale pour l'étude de la philosophie médiévale*, de la *Gesellschaft für Philosophie des Mittelalters und der Renaissance* et de l'*Internationale Gesellschaft für Theologische Mediävistik*.

NICOLAS FORNEROD

Membre du comité scientifique d'EMoDiR (*Research Group on Early Modern Religious Dissents and Radicalism*); secrétaire et membre du comité scientifique du Musée Historique de la Réformation (MHR – Genève); membre du Comité de la Société d'histoire et d'Archéologie de Genève (SHAG). Membre élu de l'Assemblée de l'Université.

Publications des membres de l'IHR

DANIELA SOLFAROLI CAMILLOCCI

« Riforme, dissensi e resistenze. Gli esordi di Pierre Viret come “ministro” della Parola », in *Verso la Riforma. Criticare la Chiesa, riformare la Chiesa*, atti de LVII Convegno di studi sulla Riforma e sui movimenti religiosi in Italia, Torre Pellice, 31 agosto-3 settembre 2017, a cura di Susanna Peyronel Rambaldi, Torino, Claudiana, 2019, pp. 529-552.

« Le chapelet entre dénonciations et défenses. La critique du rosaire dans la littérature religieuse et la culture visuelle réformées du XVI^e siècle », in Frédéric Cousinié, Jan Blanc, Daniela Solfaroli Camillocci (dir.), *Connecteurs divins. Objets de dévotion en représentation dans l'Europe moderne (XVI^e-XVII^e siècle)*, (acte de la journée d'études organisée par le Grhis le 15 juin 2018), Paris, Editions 1 : 1, 2020, pp. 37-69.

Compte rendu de : *Le Università e la Riforma protestante. Studi e ricerche nel quinto centenario delle tesi luterane*, a cura di Simona Negruzzo, collection “Studi e ricerche sull'università. Collana del Centro interuniversitario per la storia delle università italiane”, Bologna, il Mulino, 2018, 362 pp. ; *Annali di storia delle università italiane*, 24/1, 2020, pp. 243-245.

UELI ZAHND

« Heinrich Bullinger et Théodore de Bèze », *Bulletin de la Compagnie de 1602*, 391, 2019, pp. 39-49.

« Netzwerke, historisch und digital. Digital Humanities und die Mittlere und Neue Kirchengeschichte », *Verkündigung und Forschung* 65, 2020, pp. 114-12.

« Gerechte Kriege? Anmerkungen aus historischer Perspektive », *Theologische Zeitschrift* 76, 2020, pp. 1-30.

« Der Schulstreit und die Bibel. Acht Thesen zur akademischen Theologie des ausgehenden Mittelalters », in Jan Marius Jacob Lange van Ravenswaay et Herman Johan Selderhuis (éds.), *Renaissance und Bibelhumanismus*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, R5AS 65, 2020, pp. 355-372.

NICOLAS FORNEROD

Fornerod Nicolas, compte rendu de Philippe Borgeaud et Sara Petrella, *Le singe de l'autre. Du sauvage américain à l'histoire comparée des religions*, Genève, Éditions des Cendres, 2016, *Asdimal. Revue genevoise d'anthropologie et d'histoire des religions*, n° 14, 2019, pp. 233-237.

ENSEIGNEMENT

Les enseignements dispensés par les membres de l'Institut s'inscrivent dans les plans d'études de la Faculté des lettres en histoire moderne, en études genre et en histoire des religions, ainsi que dans le plan d'études de la Faculté de théologie protestante en histoire du christianisme.

Cours et séminaires

Automne 2019

- « Un temps des réformes ? Histoire du christianisme, XIII^e – XVI^e siècles », **cours**, par Ueli Zahnd, dans le cadre de la Faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne (niveau BA).
- « Les conflits religieux en Europe (fin XV^e – mi XVI^e siècles) », **cours**, par Paul-Alexis Mellet, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).
- « Machiavel : le religieux au miroir du politique à la Renaissance », **séminaire**, par Daniela Solfaroli Camillocci, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA).
- « Cultures de l'imprimé : le livre religieux au XVI^e siècle », **séminaire**, par Paul-Alexis Mellet, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau MA).
- « Naissances. Entrer dans la vie : usages religieux et pratiques sociales (XVI^e – XVII^e siècles) », **séminaire**, par Daniela Solfaroli Camillocci, dans le cadre de la Faculté des lettres et de la Faculté de théologie protestante (niveau MA).

Printemps 2020

- « La Monarchie parfaite : Dieu, le Roi et le Peuple au XVI^e siècle », **séminaire**, par Paul-Alexis Mellet, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA).
- « Connaître Dieu ? Le problème de la raison à l'ère de la Réforme », **séminaire**, par Ueli Zahnd, dans le cadre de la Faculté de théologie (niveau MA).

- « Le ménage en question : conflits conjugaux et violences domestiques à l'époque de la Réforme », **séminaire**, par Daniela Solfaroli Camillocci, dans le cadre de la Faculté des lettres et de la Faculté de théologie protestante (niveau MA).
- « Initiation à l'édition de sources historiques (XVI^e siècle), **séminaire** par Nicolas Fornerod, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau MA)

Annuel

- « Paléographie française I et II : Histoire de l'écriture et lecture de textes issus des Archives d'État de Genève », **séminaire**, par Nicolas Fornerod, dans le cadre de la Faculté des lettres (niveau BA/MA).

Cours d'été intensif

En 2020, le cours d'été qui devait initialement se tenir du 8 au 12 juin, a dû être reporté. Il s'est finalement tenu dans les locaux de l'Université du 31 août au 4 septembre et a été donné par Paul-Alexis Mellet et Ueli Zahnd, sur le thème « La guerre : justifications politiques, historiques et théologiques au XVI^e siècle ».

Participants

- Alain-Cyril Barioz (Sorbonne Université) — Thèse : Le mépris du monde dans la littérature calviniste du second XVI^e siècle
- Clément Bouvier (Centre d'études Supérieures de la Renaissance (Tours)) — Thèse : La notion de « bonne foy » au XVI^e siècle.
- Lorenzo Comensoli Antonini (Université de la Manouba, Tunis) — Thèse : Une carrière ecclésiastique : le cardinal Giovanni Girolamo Albani (1509-1991).
- Delphine Naomi Conzelmann (Universität Basel) — Thèse : Authority as Life and Practice in the Works of William of St. Thierry.
- Hadrien Dami (Université de Genève) — Thèse : La place éditoriale genevoise dans la circulation des idées religieuses et politiques en Europe (1598-1679).
- Alberto Fabris (John Hopkins University) — Thèse : Itinéraire du désir dans la philosophie de Giordano Bruno.
- Gauthier Lafferrière (Université de Genève) — Thèse : Johann Sebastian Bach à Leipzig, identités nationale et religieuse dans la musique sacrée (1723-1750).
- Lorenzo Paoli (Université de Tours) — Thèse : Les historiens français du XVI^e siècle et les *Antiquitates* d'Annius de Viterbe : les vrais usages d'un faux.
- Quentin Roca (Université Jean Moulin Lyon III) — Thèse : Calvin et les Réformateurs francophones, lecteurs hétérodoxes des Pères de l'Église : appropriation littéraire du corpus patristique par les Protestants au XVI^e siècle.
- Alexandre Rodriguez Kerestes (Sorbonne Université) — Thèse : Le contour des ombres : Les livres sans auteurs pendant les guerres de religion du XVI^e siècle.
- Sarah Rouvière (Université Jean Moulin Lyon II) — Thèse : La contribution des femmes à la résistance protestante du Désert vivarois (1685-1789).

- Baptiste Werly (Université de Genève) — Projet de thèse : La discipline ecclésiastique à Genève aux XVII^e et XVIII^e siècles.

THÈSES EN COURS

Hadrien Dami, « La place éditoriale genevoise dans la circulation des idées religieuses et politiques en Europe (1598-1679) », Faculté des lettres, Université de Genève, sous la co-direction de Daniela Solfaroli Camillocci et de Mario Infelise (Università Ca'Foscari, Venice).

Arthur Huïban, « La *claritas scripturae* dans les espaces confessionnels de l'Europe moderne (XVI^e-XVII^e siècles) », thèse en cotutelle Faculté des lettres, Université de Genève et Paris 1 – Panthéon Sorbonne, sous la co-direction de Maria-Cristina Pitassi et de Philippe Büttgen (Université Paris 1^{er} – Panthéon Sorbonne) : la soutenance a eu lieu le 10 octobre 2020.

Jade Sercomanens, « Les polices du corps féminin : constructions politico-religieuses de la virginité et de la maternité entre Renaissance et Réforme, 1488-1589 (France et espace romand) », Faculté des lettres, Université de Genève, sous la co-direction de Daniela Solfaroli Camillocci et de Jan Blanc (Université de Genève, Faculté des lettres), et en cotutelle avec Sorbonne Université, sous la direction de Denis Crouzet.

Alain-Cyril Barioz, « Le mépris du monde dans la littérature calviniste du second XVI^e siècle », (Sorbonne Université) sous la co-direction de Paul-Alexis Mellet et de Denis Crouzet (Sorbonne Université).

Silvine Bonnigal, « Marie Stuart ou l'altérité incomprise », (Université de Genève, Faculté des lettres) sous la direction de Paul-Alexis Mellet.

Delphine Naomi Conzelmann, « Authority as Life and Practice in the Works of William of St. Thierry » (Universität Basel), sous la co-direction d'Ueli Zahnd et de John Slotemaker (Fairfield University, CT).

Manon Gac, « Religion, violence politique et rhétorique au XVI^e siècle : les pamphlets d'Artus Désiré au sein de la controverse religieuse » (Centre d'études supérieures de la Renaissance, Tours), sous la co-direction de Paul-Alexis Mellet et de Florence Alazard (Centre d'études supérieures de la Renaissance, Tours).

Gauthier Lafferrière, « Johann Sebastian Bach à Leipzig, identités nationale et religieuse dans la musique sacrée (1723-1750) », (Université de Genève, Faculté des lettres) sous la direction de Paul-Alexis Mellet.

Gabriel Müller, « Motion in Crisis. The Place of the Moving Thing in Anti-Aristotelian Natural Philosophies of the 1620s » (Universität Basel), sous la co-direction d'Ueli Zahnd, de Gunnar Hindrichs (Basel) et de Christoph Lüthy (Nijmegen).

PROFESSEUR-E-S INVITÉ-E-S

L'IHR a accueilli le professeur Jeffrey R. Watt (University of Mississippi) et madame Isabella M. Watt (édition des registres du Consistoire de Genève au temps de Calvin) du 7 au 14 mars 2020, pour un séjour de recherche dans le cadre du programme Mdh_Invit de la Maison de l'Histoire de l'Université de Genève.

Pendant leur séjour, le 10 mars 2020 Jeffrey et Isabella Watt ont rencontré les étudiant-e-s du séminaire de Daniela Solfaroli Camillocci « Le ménage en question : conflits conjugaux et violences domestiques à l'époque de la Réforme ». L'atelier de travail sur les sources, animé par ces deux grands spécialistes (« Pourquoi publier les sources consistoriales de Genève à l'époque de Calvin ? Enjeux d'édition, méthode des recherches ») a rencontré un vif succès auprès des participant-e-s.

La professeure Chiara Lastraioli, a été chercheuse invitée de l'IHR pendant le semestre d'automne 2019 et au printemps 2020, dans le cadre de son année sabbatique. Professeure à l'Université de Tours (département d'Italien et CESR), Directrice-adjointe de la Maison des Sciences de l'Homme Val de Loire et ancienne élève de l'Université de Florence, ses recherches portent sur les littératures italienne et française de la Renaissance. Elle a publié de nombreux articles sur la propagande anonyme, sur la littérature parodique et satirique et sur plusieurs auteurs italiens et français, dont un certain nombre d'hétérodoxes. Elle coordonne actuellement un projet de recherche portant sur « Le livre italien dans l'espace francophone à la première modernité » et dirige le programme « Bibliothèques Virtuelles Humanistes » : <http://www.bvh.univ-tours.fr/>.

BOURSIER

Durant l'année 2019-2020, nous avons eu le plaisir d'accueillir :

Spencer Weinreich : candidat au doctorat en histoire de la science à Princeton University, et chercheur invité à l'Institut pendant l'année académique grâce à une bourse Fulbright/Bourse d'excellence de la Confédération suisse. Il travaille sur l'histoire de l'Église du XVI^e et XVII^e siècles, avec un intérêt particulier pour l'histoire de la prison.

My dissertation, "Slow Tampering: A History of Solitary Confinement", seeks to connect the history of the Reformation and the history of the prison, through the pastoral and judicial ambitions invested in solitary confinement. The archival riches of Geneva — site of one of early modern Europe's most ambitious projects of spiritual and social discipline — combined with the world-class libraries in theology and church history maintained by the Institut and the Université made the IHR the ideal space in which to launch such a project.

During my fellowship, I was able to research and write two chapters of the dissertation, the first exploring solitary confinement as an instrument of the medieval inquisitions and the second reconstructing three early modern experiments with solitary confinement as an educational space. The resources of the IHR and the guidance of Prof. Solfaroli Camillocci, Prof. Zahnd, and M. Fornerod also made possible the completion of two articles, one on the rhetorical strategies of John Calvin's *Traité des reliques* (forthcoming in *Renaissance Quarterly*) and one on the relationship between numeracy, the publication of demographic data, and plague in seventeenth-century religious writing (forthcoming in *Church History*), as well as the beginnings of two further articles. In the first, an offshoot of the dissertation, I recover the role of the Malefizhaus, the first European prison purpose-built for solitary confinement, in the Bamberg witch-hunt; in the second, I reread Thomas More's *Utopia* through the lenses of Tudor geopolitics and the peculiar popularity of More in Weimar Germany. The Institut also provided a congenial atmosphere for carrying forward my ongoing project of translating the *Traité* into English.

Less easily put into words, yet far more consequential, are the personal debts owed to the faculty, students, and staff of the Institut for their kindness, encouragement, and wisdom. Though the COVID-19 crisis forced an abrupt end to my fellowship, I remain a thorough *dévo*t of the Institut and eagerly look forward to a return to Geneva.

SÉMINAIRES DE RECHERCHE

7.10.2019 — « "Opus excellentissimum" The Church in Heinrich Bullinger's theology », par **Gergely Csukás**, (Universität Zürich, Institut für Schweizerische Reformationsgeschichte).

18.11.2019 — « Les complications de Rodolphe Stadler (†1637), horloger réformé et martyr à Ispahan », par **Sundar Henny** (Université de Berne) et **Frédéric Tinguely** (Université de Genève).

Séminaire conjointement organisé par l'IHR et le Groupe d'études sur les XVI^e et XVII^e siècles de la Faculté des lettres de l'Université de Genève.

16.03.2020 — « Re-figurations de la scène de conversion : Temporalité, Image, Sexe », par **Sonia Velázquez** (Indiana University Bloomington).

Séminaire annulé pour raisons sanitaires.

20.04.2020 — « Des plumes consacrées. Régler la procession cérémonielle de l'écrit politique durant les guerres de Religion », par **Jérémie Ferrer-Bartomeu** (Université de Neuchâtel).

Séminaire annulé pour raisons sanitaires.

CONFÉRENCE

29.11.2019 — « From Maghreb to Geneva: Life and Death of a Mediterranean Calvinist », par **Lucio Biasiori**, (Scuola Normale Superiore, Pisa)

Conférence conjointement organisée par l'IHR et par la Société d'histoire des religions de Genève.

Grâce à ses recherches dans les archives inquisitoriales, Lucio Biasiori a pu retracer la vie d'un personnage qui, jusqu'à présent, n'était qu'un simple nom : Prospero Africano. Né au Maghreb et séquestré dans son enfance par des pirates chrétiens, Prospero (mais qui sait quel était son vrai nom !) fut séparé de sa famille, baptisé et contraint d'accomplir des tâches serviles dans la maison d'une famille patricienne de Palerme, les Imperatore.

Une fois libéré, il commença à travailler dans une cordonnerie et entra en contact avec les milieux calvinistes de Palerme. Condamné à la galère et forcé de voir sa femme enceinte se prostituer, il essaya à chaque fois de repartir dans une voie de recherche religieuse libre sans jamais trouver la paix car, comme il le dit lui-même à son procès, étant né musulman, élevé catholique et ayant mûri calviniste, il avait développé une curieuse attitude envers « les différentes manières de croire ».

Cette soif religieuse l'amena à fréquenter de façon frénétique presque toutes les grandes villes italiennes, jusqu'à ce qu'il prenne la décision de se rendre à Genève. Il avait en effet entendu dire par certains prédicateurs que le véritable mode de vie chrétien y était enseigné. À Genève, Prospero retrouva un emploi – similaire à celui qu'il avait perdu à cause du procès inquisitorial – on lui apprit probablement à lire et on lui consigna une Bible ainsi qu'un catéchisme en langue vernaculaire pour participer aux célébrations.

Alors qu'il semblait avoir trouvé l'intégration sociale et religieuse à laquelle il avait aspiré toute sa vie, Prospero prit la décision soudaine de rentrer en Italie. Cette résolution marqua sa fin : capturé par l'Inquisition en tant que récidiviste, il fut condamné à mort, bien qu'on essayât jusqu'au bout de le sauver, toujours au nom de son statut de « fils de Maure ».

Sa parabole tragique nous permet d'observer la réalité de l'Europe et de la Méditerranée dans la seconde moitié du XVI^e siècle du point de vue d'un paria, ce qui, précisément en raison de la marginalité de son regard, nous offre une nouvelle perspective sur des événements tels que la Réforme protestante, la division religieuse de la Méditerranée, les baptêmes imposés et le déplacement forcé de personnes.

JOURNÉES D'ÉTUDE POUR LE 50^e ANNIVERSAIRE DE LA
FONDATION DE L'INSTITUT D'HISTOIRE DE LA RÉFORMATION

Réforme, Réformes, Réformation/s ?

**L'histoire religieuse de la première époque moderne : bilans et perspectives
nouvelles de recherche.**

Université de Genève, 5 et 6 décembre 2019

JEUDI 5 DÉCEMBRE 2019

Uni Bastions, B106 – auditoire Reverdin | Uni Bastions, B012

OUVERTURE

9h30 **Accueil** : Mots de bienvenue du rectorat, du décanat de la Faculté des lettres
et du décanat de la Faculté de théologie

Introduction : **Daniela Solfaroli Camillocci** (Université de Genève, IHR)

Allocution : Aux origines de l'Institut d'histoire de la Réformation, **Olivier
Fatio** (Université de Genève, FT)

SESSION DU MATIN (10h15-12h15)

Présidence : **Denis Crouzet** (Sorbonne Université/Lettres)

10h15 Nouvelles perspectives, trouvailles d'archives. L'historien entre diktats
méthodologiques et méandres de la curiosité, **Philip Benedict** (Université de
Genève, IHR)

Pause

11h30 La Réforme littéraire en milieu francophone. Bilan historiographique et essai
de catégorisation, **Véronique Ferrer** (Université Paris Nanterre)

14h15 (Uni Bastions, B012)

Allocution : La société du Musée Historique de la Réformation et
Bibliothèque calvinienne, cent-vingt ans d'histoire, **Olivier Labarthe** (MHR,
Genève)

SESSIONS DE L'APRÈS-MIDI (14h30-17h)

Présidence : **Maria-Cristina Pitassi** (Université de Genève, IHR)

14h30 La physico-théologie (ca 1650-1750) comme phénomène européen : un
nouveau regard, **Kaspar von Greyerz** (Universität Basel)

Pause

Présidence : **Ueli Zahnd** (Université de Genève, IHR)

15h30 Confessional impartiality in Europe at the turn of the 18th century. Projects,
networks and cultural transfers, **Adelisa Malena** (Università Ca' Foscari
Venezia)

16h15 Migrations et diasporas à l'époque moderne - quelle(s) leçon(s) peut-on en tirer ? **Susanne Lachenicht** (Universität Bayreuth)

18h15 Uni Dufour, U259

Leçon d'adieu : Lignes de faille. Croire, douter, savoir dans l'espace réformé du XVII^e et XVIII^e siècle, **Maria-Cristina Pitassi** (ancienne directrice de l'Institut d'histoire de la Réformation et professeure honoraire de l'Université de Genève)

VENDREDI 6 DÉCEMBRE 2019

Bâtiment Colladon, rue Jean-Daniel Colladon, 2

PRÉSENTATION ET DISCUSSION DE PROJETS EN COURS (9h-12h30)

Présidence : **Nicolas Fornerod** (Université de Genève, IHR et FL)

9h Échange de lettres de théologiens dans le sud-ouest du Reich (1550-1620), **Christoph Strohm** (Universität Heidelberg)

9h30 TRACES. Transmissions Confessionnalisées : l'Enfant dans la fabrique du Scandale, **Isabelle Moreau** (ENS de Lyon)

10h Du papier au numérique : L'inventaire électronique de la correspondance de Jean-Alphonse Turretini, **Maria-Cristina Pitassi** (Université de Genève, IHR)

Pause

Présidence : **Paul-Alexis Mellet** (Université de Genève, IHR)

11h EDITEF. L'édition italienne dans l'espace francophone à la première modernité : les migrations religieuses au prisme des stratégies éditoriales, **Chiara Lastraioli** (Université de Tours et CESR)

11h30 Une anthropologie des Lumières en ligne : Alexandre César Chavannes et sa « science générale de l'homme », **Christian Grosse** (Université de Lausanne)

12h Sémantiser la Réforme. Les *Decades* de Bullinger et les *Linked Open Data*, **Ueli Zahnd** (Université de Genève, IHR)

12h30 **Conclusions**

12h45 **Fin des travaux**

Aux origines de l'Institut d'histoire de la Réformation

Olivier FATIO

Professeur honoraire de l'Université de Genève

Ancien directeur de l'Institut d'histoire de la Réformation

L'IHR fête-t-il vraiment son cinquantenaire ? Il aurait pu le fêter il y a trois ans ou l'année prochaine avec tout autant de raisons que cette année ! Il est vrai qu'en 1969 avaient été rédigés des statuts qu'on peut considérer comme fondateurs de l'institution même s'ils furent modifiés en 1973 lorsque l'Institut acquit une reconnaissance « légale » et fut enfin doté d'un (petit) budget ! Mais il est vrai aussi qu'il avait une réalité scientifique et humaine au moins dès 1966.

Reprenons les choses dans l'ordre. A l'origine de l'IHR, il y a deux institutions : la Faculté autonome de théologie protestante et le Musée historique de la Réformation.

Dans la seconde moitié des années 1960, la Faculté, appuyée par les autorités académiques, avait tenté de se faire réintégrer dans l'Université en revendiquant un statut qui fût identique à celui des autres facultés. En 1927, on l'avait érigée en fondation de droit privé qui la rendait dépendante, pour son budget et la nomination de ses professeurs, à la fois de l'État de Genève et de l'Église nationale protestante de Genève. Ce nouveau statut n'avait rien changé aux normes académiques qui la régissaient et elle continuait à être pleinement partie prenante des normes et de la vie universitaire. Mais dans les années 1960, l'Université, alors en plein développement, prit conscience que le statut d'autonomie de la Faculté entravait son développement à cause de ses contraintes budgétaires et, fortement attachée à sa faculté-mère, elle avait demandé au pouvoir politique sa réintégration comme faculté à part entière dont la totalité du budget incomberait à l'Université. Pour des raisons politiques, la demande ne fut pas agréée, mais – de manière très suisse – on souhaita tout de même donner de nouveaux moyens à la Faculté et on accéda à ses deux demandes prioritaires formulées par son doyen et son vice-doyen, les professeurs Jacques de Senarclens et Gabriel Widmer : la création d'un enseignement permanent de troisième cycle en histoire de la réformation et la création d'un enseignement œcuménique de théologie. Le processus de mise sur pied de l'IHR fut lent, se heurtant à une certaine inertie institutionnelle qui finit par être bousculée par les interventions de l'autre « parrain » de l'institut, le Musée historique de la Réformation.

Propriétaire et conservateur, depuis la fin du 19^e siècle, d'incalculables collections de manuscrits, d'imprimés, de médailles et de tableaux relatifs à l'époque de la Réformation, le Musée avait été créé par un groupe de savants et d'amateurs mené par Eugène Choisy, professeur d'histoire de l'Église à la Faculté de théologie. Le MHR, comme on le désignait alors, installé dans deux pièces exiguës et encombrées au rez-de-chaussée de la Bibliothèque publique et Universitaire de Genève, était présidé par le successeur de Choisy, le professeur Jaques Courvoisier-Patry, ancien recteur de l'Université. Ce dernier était très sensible au développement des études sur la Réformation, lui-même étant spécialiste de Zwingli. A l'époque, le MHR accueillait des chercheurs venus consulter les trésors de sa bibliothèque et de ses manuscrits. Il abritait surtout la « fabrique » de la correspondance de Théodore de Bèze qui, dès 1958, avait

commencé la publication chez Droz des lettres de Bèze. Cette publication, préparée pendant près de 50 ans par Hyppolite Aubert-de la Rue et Fernand Aubert, avait à sa tête le professeur Henri Meylan de Lausanne, docteur en théologie et chartiste, et Alain Dufour, licencié ès lettres, également chartiste. Dufour s'avérera du reste un soutien indispensable pour le futur IHR. Autour d'eux gravitaient des assistant-e-s dont certain-e-s devinrent des professeurs ou pasteur-e-s réputé-e-s, Arnaud Tripet, Alexandre de Henseler, Albert Chenoud et Claire Chimelli. Le MHR abritait également l'édition des *Registres de la Compagnie des pasteurs* au 16^e siècle dont les deux premiers volumes avaient été édités par Robert Kingdon et la suite confiée à Olivier Fatio et Olivier Labarthe. De surcroît, il offrait l'hospitalité à un privat-docent de la Faculté de Théologie, le docteur Pierre Fraenkel, qui s'était attelé à l'édition du fameux *Echiridion* de Jean Eck pour le compte de la collection du « Corpus catholicorum ». Fraenkel, né à Vienne, avait été envoyé par son père, professeur de chimie, à Oxford pour faire des études dans cette discipline. C'était juste avant la guerre ; à Oxford, il avait bifurqué et s'était lancé dans la théologie. Devenu pasteur luthérien, il s'était rendu à Lund en Suède pour écrire une thèse très remarquée, publiée chez Droz, intitulée *Testimonia Patrum*, dans laquelle il analysait le rôle de la patristique dans la formation de la pensée de Philippe Mélanchthon. C'est dire que dans les deux petits locaux du MHR était concentrée une extraordinaire densité de connaissances, d'idées et de projets portant sur l'histoire de la Réforme, ou des Réformes comme on commençait à le dire à l'époque.

Quelques étudiants de la Faculté de théologie, dont Olivier Labarthe, ici présent, et moi-même sommes les survivants, se mirent à fréquenter ces locaux. Fraenkel nous accueillit et nous proposa de travailler avec lui à l'élaboration d'un complément à la Bibliographie calvinienne de Wilhelm Niesel. De fil en aiguille, ce polyglotte virtuose – il parlait outre les trois langues anciennes au moins 5 langues modernes ! – devint le mentor de nos thèses de licence, nous faisant des suggestions de sujets de recherches, nous ouvrant au grand large en nous envoyant par exemple au Congrès des sciences historiques de Vienne ou à celui des études patristiques d'Oxford. Bref le MHR se transforma assez rapidement en un incubateur dans lequel germa l'idée, en 1966, d'organiser des colloques informels autour de chapitres de mémoires, de thèses ou d'ouvrages en cours d'élaboration.

Assez rapidement, nous nous retrouvâmes une petite quinzaine venus de tous les coins du monde : outre les régionaux de l'étape, Labarthe, Fatio, il y avait le Japonais Tadataka Maruyama, l'Américain Donald Grohman, l'abbé André Mampila du Zaïre, l'Irlandais William McComish, l'Italien Mario Turchetti, les dominicains Guy Bedouelle et Benoît Girardin, le jésuite Jean-Blaise Fellay, et quelques autres, travaillant pêle-mêle sur Calvin, Bèze, Lambert Daneau, Lefèvre d'Étaple, la concorde au 16^e siècle, la grâce universelle au 17^e, etc. Plusieurs de ces recherches avaient pour fil rouge Bucer ou l'histoire de l'exégèse, alors très en vogue dans un contexte marqué par une puissante activité de recherche œcuménique et de développement des études érasmiennes.

Pour ces colloques, Fraenkel ne se limitait pas à lire, discuter, corriger, voire réécrire les essais qui étaient présentés ; il faisait venir des experts de très haut vol dont sa propre érudition lui avait attiré le respect et la sympathie. C'est ainsi que les participants à ses colloques purent bénéficier des avis et de l'enseignement du Gotha de l'époque en histoire de la Réforme et des idées du 16^e siècle : Heiko Oberman, Luigi Firpo, Robert

Kingdon, l'abbé Alexandre Ganoczy, Michael Screech, Gottfried Locher, Fritz Büsser, Bengt Häggglund, Josef Lortz, Victor Conzemius, Cornelis Augustijn, Bakhuizen van den Brink, venus de Tübingen, Turin, Madison, Paris, Oxford, Berne, Zurich, Lund, Mayence, Lucerne, Amsterdam et Leiden.

De ces premiers travaux, on trouve une présentation dans la *Revue de Théologie et Philosophie* qui, dès 1971, ouvrit très généreusement ses colonnes aux rapports successifs d'activité de l'Institut en formation. Ce que ne disent pas ces rapports, c'est le long chemin qu'il fallut parcourir pour institutionnaliser cette effervescence académique. L'IHR en formation bénéficiait des admirables ressources documentaires et des très modestes ressources « spatiales » du MHR, mais n'avait aucun budget ; Pierre Fraenkel, son directeur, n'avait aucun statut académique et, donc, aucune rémunération. La Faculté de théologie, elle-même très limitée dans ses ressources, donna CHF 1000.- pour les voyages des experts et CHF 5000.- pour la bibliothèque, mais que d'efforts durent faire Senarclens, Widmer et Courvoisier pour faire avancer un dossier dont le principe était approuvé mais dont l'inertie administrative remettait sans cesse la réalisation à plus tard.

J'ai retrouvé une lettre que j'avais adressée le 15 mars 1971, avec le culot et l'inconscience de mon jeune âge, au vice-recteur Jean Rudhardt, distingué historien des religions, où je lui disais, au nom des doctorants et chercheurs de l'IHR : « avant d'avoir connu une existence légale, l'IHR est donc menacé de disparaître. Cela est fort navrant, non seulement parce que nous y trouvons un milieu de travail extrêmement stimulant, mais parce que disparaîtrait, faute d'une considération officielle, un institut dont l'activité scientifique réelle est en définitive la chose qui importe le plus sur le plan académique ».

Les choses finirent par progresser : l'IHR obtint la reconnaissance du Conseil de l'Université en 1973. Rattaché à la Faculté de théologie, il fut doté d'un conseil où siégeaient un représentant de la Faculté des lettres de Genève et un représentant de chaque Faculté de théologie romande (Lausanne, Fribourg et Neuchâtel). Le budget de la Faculté de théologie de Genève ne pouvant assumer ses frais, il fut rattaché directement au rectorat. Il fallut néanmoins 12 ans pour que Pierre Fraenkel obtienne une charge professorale à temps complet. Un poste d'assistant lui fut octroyé, ainsi qu'une secrétaire à mi-temps et une bibliothécaire à quart de temps. Max Vorburger inaugura le poste d'assistant ; Bernard Roussel lui succéda avant d'être appelé à Paris où il devint le successeur très remarqué de Richard Stauffer à la chaire d'histoire du protestantisme de l'École Pratique des Hautes Etudes. Au cours des années 1970, l'IHR prit son rythme de croisière et, surtout, s'acquitta une renommée internationale par le caractère de ses recherches, l'importance de ses collections et la qualité de son accueil.

Pierre Fraenkel y fut pour beaucoup. Son réseau considérable servit l'Institut et sa renommée attira les chercheurs. Parmi tant d'autres, je me rappelle de Jill Raitt, première femme nommée à la Divinity School de Duke University, qui mena des travaux importants sur l'eucharistie chez Théodore de Bèze et qui, avec sa haute stature et son allant coutumier, soulevait littéralement de sa chaise un Pierre Fraenkel plutôt frêle, introverti et dont l'autorité était assez redoutée, en lui intimant l'ordre de l'accompagner au cinéma pour se sortir de ses bouquins !

La suite de l'histoire de l'IHR mériterait d'être contée et la liste de chercheurs et chercheuses qui y ont fait halte d'être dressée. Y figurerait le nom de toutes les historiennes et historiens qui ont façonné l'historiographie de la Réforme au cours des 50 ans écoulés.

**La société du Musée Historique de la Réformation et Bibliothèque
calvinienne, cent-vingt ans d'histoire**

Olivier LABARTHE

Président du Musée historique de la Réformation

On peut dire, sans exagérer, que tout a fort mal commencé : en 1805, la Bibliothèque publique de Genève, encore installée dans les murs du collège, manque de place et cherche à se débarrasser de tout ce qu'elle considère être sans intérêt, les doublets, bien sûr, mais pas seulement. C'est ainsi qu'on se débarrasse sans aucun état d'âme de 43 volumes de *Sermons manuscrits* de Calvin qui encombraient plusieurs rayons. Voilà qui constitue un témoignage significatif de la distance que l'Église genevoise passée par le filtre des Lumières et du rationalisme a prise avec Calvin, dont les sermons manuscrits qui ont été consignés par Denis Raguenier, étaient considérés de peu d'intérêt parce que non autographes et proprement illisibles. Conserver un volume suffisait amplement, les 43 autres ont donc été bradés au poids du papier, avant d'être mis à l'encan par les libraires acquéreurs. Si certains volumes ont pu être retrouvés par des particuliers jusqu'au marché aux puces, 32 volumes ont aujourd'hui bel et bien disparu, ce qui veut dire que la perte se monte à environ 1700 sermons manuscrits, et, si l'on soustrait de ce chiffre les sermons qui nous sont néanmoins parvenus sous forme imprimée, ce ne sont pas moins 924 sermons qui se sont alors littéralement évaporés. Cet épisode n'illustre pas seulement le fait que ni l'Église nationale genevoise, ni les autorités académiques de l'époque ne se soucient de leurs Réformateurs (c'est un euphémisme), mais il est encore révélateur de l'absence de toute forme de sensibilité patrimoniale. Les choses changent bientôt avec le Réveil, et la formation à Genève du mouvement évangélique dissident qui prône un retour aux valeurs premières de la Réforme. L'un des hommes phare de ce mouvement, Jean-Henri Merle d'Aubigné, historien et professeur à la Faculté libre de l'Oratoire, a cœur de revaloriser la figure des grands Réformateurs, lui qui considère qu'Abraham, Jésus et Calvin constituent les trois arches de l'évangile. Dans la veine de Michelet, Merle d'Aubigné n'a de cesse de célébrer l'œuvre des Réformateurs, à travers ses nombreux écrits historiques, dont sa monumentale histoire de la Réformation du XVI^e siècle en 5 volumes. C'est sous son impulsion que l'idée de construire une salle de la Réformation est lancée pour permettre aux évangéliques d'avoir un lieu de conférence et pour abriter un mémorial Calvin, autrement nommé « Calvinium ». C'est dans le cadre de ce projet que naît l'idée, à l'occasion du 300^e anniversaire de la mort de Calvin, en 1864 de constituer une *bibliotheca calviniana* destinée à rassembler « les œuvres et autres souvenirs de tous les réformateurs, Luther, Calvin, Zwingli, Farel, Melancthon, Knox, Cranmer, Tyndale, Viret, etc ». Cette bibliothèque, installée au troisième étage de la salle de la Réformation, qui a été inaugurée le 26 septembre 1867, est quant à elle ouverte au public au début de l'année 1871. Mais cette bibliothèque, forte de plus d'un millier de volumes, ne connaît pas le succès escompté : fort peu de visiteurs la fréquente et les procès-verbaux du Conseil d'administration témoignent de la difficulté qu'il y a de valoriser ce fond et d'inciter le public à venir l'exploiter. Comme le constate non sans une certaine schadenfreude le chroniqueur de *l'Alliance libérale* en juillet 1872 : « Calvin appartient aux érudits et non au peuple genevois ». De manière symptomatique, c'est à Strasbourg que l'on publie les œuvres de Calvin à la même époque. Mais rien, rien ne se

passé véritablement à Genève. Ce constat provoque l'indignation d'Eugène Choisy, professeur d'histoire ecclésiastique à la Faculté de théologie de l'Université de Genève, qui déplore que le Conseil d'administration de la salle de la Réformation ne comporte ni historiens, ni bibliophiles. Avec Charles Borgeaud, professeur d'histoire nationale à la Faculté des lettres et de droit constitutionnel comparé à la Faculté de droit, il décide de combler ce vide abyssal de l'apport de Genève à l'histoire de la Réforme. Alors qu'à Édimbourg, la maison de Knox est aménagée en musée, qu'à Zurich s'ouvre un musée Zwingli et qu'en Allemagne, déjà riche en monuments Luther, on s'apprête à élever à Bretten la maison Melanchthon, ils considèrent que Genève doit elle aussi se préoccuper d'honorer la mémoire de ses réformateurs et lancent l'idée de développer un musée et un lieu de recherche sur l'histoire de la Réforme, au sein duquel seraient privilégiés les travaux d'éditions critiques de sources relatives à la Réformation. Cette nouvelle initiative émane donc des milieux universitaires qui ont compris l'importance que revêtait l'édition scientifique de sources historiques et la constitution d'un lieu de mémoire pour accompagner un enseignement digne de ce nom et plus encore encourager la production de travaux dans ce domaine, alors même que d'importants anniversaires se profilaient à l'horizon : 1902, le tricentenaire de l'Escalade, 1905, les 300 ans de la mort de Théodore de Bèze, 1909, le 400^e anniversaire de la naissance de Calvin. C'est ainsi que le 8 avril 1897 au palais de l'Athénée, une assemblée composée d'une cinquantaine de Messieurs et de huit dames, présidée par Théophile Dufour, directeur de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève, procède à la fondation de la Société du Musée historique de la Réformation, dont Choisy sera le premier président pendant 52 ans. Le projet est de créer « un musée-bibliothèque », mais aussi « un centre international d'études sur la Réformation ». Dans son plaidoyer en faveur de la création de la Société, Choisy explique « nous avons laissé les savants de Strasbourg attacher leur nom à une entreprise qui semblait pourtant nous revenir de droit : la réédition des œuvres complètes de Calvin. N'abandonnons point à d'autres le dépouillement et l'étude de la correspondance de Bèze ! » « L'esprit de la vieille Genève doit vivifier la nouvelle Genève ». Le président de la Société de l'histoire du protestantisme français, Nathanaël Weiss, invité à l'assemblée, estime également « qu'il faut créer un centre d'instruction et d'informations à Genève pour étudier sur place la belle et noble histoire de la Réformation ». C'est dans le cadre de ce nouveau Musée-centre de recherche qu'Hyppolite Aubert, conservateur, puis directeur de la BPU, rassemble l'immense matériau en vue de l'édition de la *Correspondance de Bèze*, dont le premier volume, qui devait paraître au début du XX^e siècle, ne sera finalement achevé qu'en 1960. Un mois à peine après la fondation du MHR, on est donc en mai 1897, Eugène Choisy propose au Conseil de Fondation de la salle de la Réformation de racheter la bibliothèque calvinienne pour la somme de 700 CHF, mais cette proposition est unanimement rejetée parce que l'offre est considérée beaucoup trop basse. Le MHR est en revanche autorisé à s'installer gratuitement dans le local de la Bibliothèque et en exploiter les ressources. Ce refus constitue au final une bonne affaire, puisque dix ans plus tard, en 1907, la bibliothèque est cédée à titre gracieux au MHR, qui a lui-même entrepris l'acquisition d'ouvrages et des souvenirs des Réformateurs, manuscrits, livres, médailles, gravures, tableaux et objets divers. Le MHR suit également de près les travaux qui sont alors menés à l'étranger sur Calvin et la Réforme, notamment les volumes de la monumentale biographie de Calvin d'Émile Doumergue, professeur de théologie à Montauban, qui arpente volontiers les rues de Genève et avec lequel elle est en contact,

et ouvre ses portes à différents chercheurs, comme Pierre Imbart de la Tour, qui travaille aux quatre volumes dédiés aux origines de la Réforme ou encore Jean Barnaud, le biographe de Pierre Viret. En 1920, au moment où la salle de la Réformation est réquisitionnée par la Société des Nations, le MHR et la bibliothèque calvinienne déménagent à la BPU et s'installent dans les anciens appartements du directeur. Le MHR est alors confiné dans deux salles dans lesquelles coexistent rayonnages d'une hauteur vertigineuse et vitrines d'exposition. Les pièces exposées vont ensuite être déplacées dans la salle Ami Lullin afin de former un petit musée de la Réforme ouvert aux visiteurs. C'est au sein d'un Musée historique de la Réformation déjà vieux de 72 ans, que l'IHR a vu le jour, il y a 50 ans. Et c'est tout naturellement le MHR qui va héberger le tout jeune Institut, avant que celui-ci n'offre à son tour l'hospitalité au MHR et à sa bibliothèque dans les locaux de l'Université situés le bâtiment central de Bastions lors du déménagement de l'IHR en 1996. Tout au long de ses 122 ans existence et, comme continue à le faire aujourd'hui l'IHR, le MHR a accueilli en ses locaux nombre de chercheuses et de chercheurs prestigieux, comme en témoigne le livre des visiteurs, qui ont pu profiter de la richesse de ses fonds et de conditions de recherches exceptionnelles. On peut citer à titre d'exemple les noms de Robert Kingdon, visiteur régulier et cheville ouvrière de l'édition des registres du Consistoire, Donald Kelley, Robert Linder, Silvana Seidel Menchi ou encore Janine Estèbe. Les conférences organisées par le MHR dans le cadre de son assemblée générale ont permis d'accueillir nombre d'oratrices et orateurs prestigieux, parmi lesquels figurent Jean-François Bergier, Jean-François Gilmont, Rodolphe Peter, Gabrielle Berthoud, Elsie McKee, William Monter ou encore Bernard Roussel, sans parler de toutes les collaboratrices et collaborateurs affiliés ou proches des MHR/IHR qui ont pu présenter le résultat de leurs recherches à cette occasion.

Aujourd'hui le MHR, c'est une bibliothèque riche de plus de 10.000 ouvrages, 139 volumes manuscrits de la précieuse collection Tronchin, une très riche collection iconographique et numismatique, plusieurs autres manuscrits, dont la dernière lettre écrite par Coligny avant la Saint-Barthélemy, des tableaux, dont certains sont célèbres, ou quelques autres objets... Tout ce que le MHR s'efforce, c'est là l'un de ses rôles premiers, de mettre en valeur. C'est également 43 volumes de la *Correspondance de Bèze*, et, c'est pour moi l'occasion d'évoquer ici la mémoire d'Alain Dufour, le maître d'œuvre de ce projet éditorial, ancien président de la Société et véritable pilier des recherches menées au sein du MHR, 14 volumes enfin des *Registres de la Compagnie des pasteurs jusqu'au synode de Dordrecht*, entreprises éditoriales qui ont été conduites à leur terme en étroite collaboration avec l'IHR. Le MHR, dont j'ai l'honneur d'être le 5^e président en exercice, après Eugène Choisy, Fernand Aubert, Jaques Courvoisier-Patry et Alain Dufour, c'est également 81 adhérents et un comité composé de 12 membres. Tout a très mal commencé, mais cela finit plutôt bien, ou plus exactement, c'est bien loin d'être fini !

**Nouvelles perspectives, trouvailles d'archives.
L'historien entre diktats méthodologiques et méandres de la curiosité¹**

Philip BENEDICT

Professeur honoraire de l'Université de Genève

Ancien directeur de l'Institut d'histoire de la Réformation

Des anniversaires comme celui qui nous réunit aujourd'hui sont souvent une occasion de se tourner vers le passé et d'examiner le chemin parcouru par une institution. Le titre choisi pour ces journées, « L'histoire religieuse de la première modernité : bilans et perspectives nouvelles », nous oriente cependant autant vers l'avenir que vers le passé. En outre, alors que parler de « perspectives nouvelles » est souvent une invitation à construire un discours programmatique qui veut identifier les approches, les questionnements ou les méthodes jugés particulièrement aptes à produire des recherches novatrices dans un champ de recherche donné, la sollicitation précise que j'ai reçue des organisateurs de ces journées n'a pas été de fournir un tel discours à caractère abstrait, mais de présenter mes recherches en cours, qui représenteraient dans ce cas une illustration concrète plutôt qu'une défense théorique d'une certaine approche de l'histoire religieuse de la première modernité.

Dans cette communication, je vais essayer de me situer au milieu du triangle dont je viens d'esquisser les trois points : bilan, perspective à caractère programmatique, et perspective par la présentation d'une recherche en cours. Mes remarques seront égo-historiques, sinon égoïstes. Elles chercheront à vous donner l'explication d'un parcours de recherches individuel, le mien, vers la fin de celui-ci. Je pense que le sujet pourrait avoir une certaine utilité en ce moment de l'histoire de l'IHR, car il est évident que notre Institut se trouve à un tournant de son histoire, et cela pour trois raisons : d'abord, du fait du renouvellement de son corps professoral au cours des dernières années ; ensuite, parce que les grands projets éditoriaux qui ont fait la réputation du tandem IHR-MHR ont été maintenant menés à bien, alors que de nouveaux projets de l'envergure des éditions de la correspondance de Bèze ou des registres de la Compagnie des Pasteurs sont désormais impensables à cause des changements dans la politique de financement du FNS, qui découragent les projets à longue haleine ; enfin, et peut-être surtout, parce qu'à l'âge du numérique, alors que des chercheurs à travers le monde entier peuvent faire apparaître sur leurs écrans des éditions multiples de livres autrefois dits rares, il est impératif de s'interroger sur les raisons d'être d'un institut de recherche construit autour d'une bibliothèque à caractère spécialisé. Comment un tel institut peut-il désormais servir au mieux à faire avancer la recherche dans son domaine ? Pour répondre à cette interrogation, bilans et perspectives à propos de ce qui suscite des projets de recherche fructueux sont essentiels.

¹ L'auteur tient à remercier Dario Gamboni et Paul-Alexis Mellet pour leur précieuse aide éditoriale.

Au cours des quinze dernières années, j'ai déjà écrit deux essais à caractère programmatique concernant l'histoire religieuse de la première modernité.² En les relisant, je trouve qu'ils n'ont pas trop mal vieilli. Pourquoi se répéter ? Il suffit de résumer rapidement leurs suggestions principales, que j'assume toujours. Elles peuvent être réduites à cinq thèses.

1. Les grands mouvements de réforme religieuse de l'époque moderne ayant tous été des mouvements transnationaux, il est utile, même lorsque la recherche en question ne concerne qu'un seul pays, province, communauté ou individu, de les étudier avec une connaissance de l'historiographie pertinente de plusieurs historiographies nationales, et en cherchant à les situer dans le cadre plus large de l'histoire des Réformes au niveau européen, cela afin de bénéficier de points de comparaison et de questionnements aussi riches et variés que possible.

2. En choisissant des points de comparaison susceptibles d'éclairer le phénomène en question, la comparaison la plus utile n'est pas forcément celle avec le cas allemand, bien que la Réforme protestante se soit déclenchée dans l'aire linguistique germanique et que l'historiographie concernant la Réforme allemande soit bien plus ample que pour tout autre pays européen. La diffusion de la Réforme s'est faite selon une chronologie et des modalités très variables d'un pays à l'autre et le cours qu'elle a suivi en Allemagne fut exceptionnel plutôt que typique.

3. Pour tracer les changements à long terme dans la vie religieuse à l'époque moderne, les méthodes quantitatives de l'histoire sérielle de l'école des Annales ou de la *New Social History* d'il y a quarante ans ont une utilité qui n'a toujours pas encore été suffisamment appréciée et exploitée par les historiens du religieux.

4. Si l'on veut comprendre comment les membres de plusieurs confessions pouvaient vivre les uns à côté des autres dans de nombreuses régions de l'Europe à la suite de la grande fracture de la Réforme, il est plus fructueux de se focaliser sur les arrangements légaux et les pratiques sociales qui ont permis une certaine coexistence dans l'intolérance que de chercher à tracer l'avancée incertaine de l'idée de tolérance à travers l'histoire des idées.

5. A l'intérieur de chaque grande tradition confessionnelle, le changement religieux au cours des siècles de l'époque moderne découle principalement des tensions intellectuelles créées par le combat continu entre les confessions et surtout de celles internes à chacune des confessions, par exemple la tension entre le souci de rester fidèle à une Bible (et chez les catholiques à une tradition) multiforme et la pression vers la systématisation de doctrine qui découle de la nécessité d'en transmettre une, suffisamment claire, aux générations suivantes.

Quant à mes recherches personnelles en cours ou récemment achevées, au moment de recevoir l'invitation à ces journées, j'étais sur le point de terminer un livre, maintenant paru sous le titre de *Season of Conspiracy: Calvin, the French Reformed Churches, and Protestant*

² Philip Benedict, « Thinking About Religion and Society in the 17th and 18th Century: Confessionalization, the History of Toleration, and Beyond », *Schweizerische Zeitschrift für Religions- und Kulturgeschichte* 101 (2007) : 247-256 ; Id., « Global? Have We Even Gotten Transnational Yet? », *Archiv für Reformationsgeschichte* 108 (2017) : p. 52-62.

Plotting in the Reign of Francis II (1559-60).³ Cette étude fait partie d'un projet de recherche à plus long terme consacré aux années décisives de la Réforme française et aux origines des guerres de Religion, *grosso modo* la période qui va de 1555 à 1563. Mais, outre le fait qu'il ne me serait pas facile de résumer ces recherches et d'en montrer l'intérêt en 25 minutes, il y a une évidente contradiction, ou du moins tension, entre les thèses que j'ai exposées dans mes essais à caractère programmatique et ce dernier livre. Celui-ci, en effet, cherche à revoir quelques événements-phares de l'histoire d'un seul pays sur une période d'à peine un an à la lumière de découvertes ou redécouvertes documentaires. A première vue au moins, il se situe aux antipodes du transnational, de la longue durée et des méthodes d'histoire sociale et sérielle. Tout en étant convaincu que le livre ne manque ni d'originalité ni d'importance, j'hésiterais par conséquent à le présenter dans un cadre qui laisse suggérer que je le juge exemplaire de la perspective nouvelle pour laquelle je plaide de manière programmatique.

Au lieu de détailler le contenu de ces recherches, il m'a donc semblé plus intéressant de poser la question suivante : comment se fait-il qu'un historien qui à ses débuts se serait défini comme un historien social de l'Europe de la première modernité, formé aux méthodes de l'école des Annales et de la *New Social History*, se trouve à la fin de sa carrière en train d'écrire des histoires événementielles portant sur la courte durée, après avoir précédemment consacré un livre à un seul objet culturel et préparé une édition de documents concernant les institutions des Églises réformées de France ?

Diverses explications peuvent venir à l'esprit. Peut-être pensez-vous que la réponse est évidente : les jeunes Turcs finissent toujours en vieux réactionnaires. Je n'aurais fait ainsi que suivre les pas d'un de mes directeurs de thèse, Lawrence Stone, lequel, après avoir construit sa réputation sur la base de livres analytiques à grande échelle, notamment *The Crisis of the Aristocracy 1558-1641* et *The Family, Sex and Marriage in England 1500-1800*, acheva sa carrière avec deux livres sur le divorce réunissant des études de cas, ce qui lui faisait dire qu'il était devenu un vieillard racontant des histoires de famille.⁴ Ou encore, vous pourriez remarquer qu'il est assez courant que les jeunes historiens soient, au début de leur carrière, des prosélytes fervents d'une approche nouvelle qu'ils imaginent constituer la voie royale pour révolutionner la recherche, avant de découvrir au cours de leur carrière qu'il y a dans le château de l'histoire beaucoup de chambres, dont chacune a son intérêt et son lot à apporter à la compréhension de l'ensemble. J'ai une fois entendu Heiko Oberman utiliser cette métaphore du château de l'histoire d'une autre manière encore, pour caractériser les changements dans les intérêts de la communauté des historiens au fil du temps. La bande des historiens, dit-il, ressemble à une foule d'antiquaires fouillant un château abandonné. Tantôt bon nombre d'entre eux ouvrent la porte d'une chambre et se penchent sur ce qu'elle contient. Dès que les objets les plus intéressants sont inventoriés et étudiés, ils migrent en masse vers une autre chambre. Dans cette optique, mes premiers écrits ont exploité les méthodes de l'histoire

³ *Transactions of the American Philosophical Society* Vol. 108, Part 5, Philadelphia, American Philosophical Society Press, 2020.

⁴ Lawrence Stone, *The Crisis of the Aristocracy 1558-1641*, Oxford, Clarendon Press, 1965 ; Id., *The Family, Sex and Marriage in England 1500-1800*, New York, Harper and Row, 1977 ; Id., *Uncertain Unions: Marriage in England, 1660-1753*, Oxford, Oxford University Press, 1992 ; Id., *Broken Lives: Separation and Divorce in England, 1660-1857*, Oxford, Oxford University Press, 1993.

sérielle mais l'un des derniers a été consacré à un recueil d'estampes. Ne me suis-je pas alors trouvé, dans cette optique, parmi les nombreux historiens qui ont suivi le sentier qui mène de la salle de l'histoire sociale à celle de l'histoire culturelle en passant par le tournant linguistique ? Enfin, une dernière explication, toute faite, plus étroitement biographique, est également possible : ce changement, n'est-il pas la conséquence de ma nomination à l'Institut d'histoire de la Réformation, qui m'a fait quitter l'univers des modes superficielles du monde universitaire américain pour découvrir les valeurs sûres de l'érudition solide et du travail philologique incarnées par l'Institut ?

Tout en admettant qu'il puisse y avoir une petite part de vérité dans certaines de ces explications, aucune ne me paraît suffisante. En fait, j'avais déjà conçu les projets qui m'ont occupé pendant mon séjour en Suisse avant de quitter les Etats-Unis. Dans ma thèse déjà, j'ai analysé une estampe. Il y a beaucoup d'aspects du *linguistic turn* que je déplore. Certes, la Suisse et l'Institut m'ont fourni plusieurs choses qui auraient été introuvables aux Etats-Unis, y compris un financement et un collaborateur hors pair pour mener à bien un projet éditorial que j'y avais conçu, une bibliothèque et des archives d'une richesse sans pareille pour les sujets qui m'intéressent, et des collègues qui partagent mes intérêts tout en possédant des connaissances et des capacités complémentaires. Cela a sans doute accéléré la vitesse et enrichi le contenu de mes recherches. Mais pour ce qui est de la détermination des choix de sujets à étudier et des approches à utiliser, la seule façon de bien les comprendre, j'en suis convaincu, est de les situer dans la zone de tension annoncée dans le titre de cette communication, entre nouvelles perspectives et trouvailles d'archives, diktats méthodologiques et aléas de la curiosité, en rajoutant aussi l'élément de sérendipité qui découle des invitations que l'on reçoit à écrire livres ou articles sur des sujets proposés par d'autres.

Lorsque j'ai commencé mes études doctorales, rien ne me prédestinait à devenir un historien de la tradition réformée rattaché à un institut spécialisé dans l'histoire religieuse de la première modernité. Au contraire, provenant d'une famille juive par descendance et identité, mais élevé sans la moindre initiation dans cette tradition religieuse – « What's a good Jewish boy like you doing studying Calvinism » m'a-t-on parfois demandé : la réponse est que je n'étais pas un très bon enfant juif -, ma vocation pour l'étude du 16^e siècle a été éveillée à Cornell University par Helmut Koenigsberger, un spécialiste de l'histoire des institutions représentatives et de l'administration des Habsbourg en Italie et aux Pays-Bas. Il ne manquait pas, bien sûr, de parler de théologie et d'histoire ecclésiastique lorsqu'il abordait la Réforme, mais il situait l'histoire de la Réforme surtout dans son contexte politique, tout en nous recommandant chaleureusement, pour en comprendre le contexte social, un article au sujet de grèves et du salut à Lyon qui venait de paraître sous la plume d'une certaine Natalie Zemon Davis. Lui-même était l'auteur d'un article célèbre sur les origines des partis révolutionnaires modernes au 16^e siècle, ce qui résonnait avec le présent lorsque je suivais pour la première fois son cours en 1968. Par la suite, j'ai écrit sous sa direction un mémoire de fin de bachelor sur la Ligue parisienne et la Journée des Barricades orienté vers les aspects sociaux et politiques du mouvement.

La Ligue était toujours le sujet que je me proposais d'étudier lorsque je partis pour la France pour mes recherches de thèse, après deux ans de cours et séminaires à Princeton, où j'étais arrivé au moment où l'engouement pour l'histoire sociale était à son comble. Grâce à un programme d'échanges, les grandes vedettes de l'école des Annales passaient

régulièrement par le New Jersey. Pierre Goubert, Emmanuel Le Roy Ladurie, E.P. Thompson, Keith Thomas et Jean Delumeau étaient les auteurs des livres qui m'enthousiasmaient. J'ai été initié aux méthodes de l'histoire quantitative en travaillant sur des gros ordinateurs à cartes perforées. Pour ma thèse, je me suis dirigé vers Rouen à la suggestion de Pierre Deyon, encore un historien des Annales de passage à Princeton, qui m'a dit que je trouverais là des archives particulièrement riches.

Or, j'ai découvert sur place que les archives rouennaises n'étaient pas particulièrement bien fournies en documents qui m'auraient permis de réaliser l'étude prosopographique des ligueurs rouennais que j'envisageais. Elles étaient par contre bien riches en sources concernant la violence populaire suscitée par l'émergence du mouvement protestant dans la ville pendant les décennies précédentes. Elles comportaient aussi plusieurs belles séries de documents susceptibles d'être exploitées par les méthodes quantitatives dernier cri, notamment des registres de baptêmes protestants qui montraient la taille de la communauté dans les années 1560 et son effondrement numérique après 1572. La formation que j'avais reçue me rendait attentif à l'intérêt de ces documents et capable de les traiter avec les méthodes de la démographie historique. Inspiré par les « histoires totales » de villes et provinces caractéristiques de l'école des Annales, j'ai élargi mon sujet de thèse à celui de Rouen pendant la période entière des guerres de Religion, avant de l'élargir encore dans une conclusion intitulée « les guerres de Religion et le peuple français », laquelle, à partir de comparaisons avec l'expérience d'autres villes et régions, proposait une réinterprétation des guerres civiles vues depuis les provinces. En suivant la voie suggérée par les documents les plus riches analysés selon les méthodes en lesquelles j'avais été formé, j'ai pu construire une thèse ambitieuse qui eut un certain impact⁵.

Après avoir terminé *Rouen pendant les guerres de Religion*, je pensais avoir dit tout ce que je pouvais dire d'important à propos de ces conflits. Il fallait trouver un autre sujet. Ayant étudié dans la thèse la succession de chocs suscités par l'émergence du mouvement protestant dans une grande ville et la survie, à travers vents et marées, d'une communauté réformée constituée par une fraction de ceux qui s'y étaient affiliés à ses débuts, je me posais ensuite la question de savoir quelles conséquences l'adoption de cette nouvelle foi eut sur le comportement de ceux qui y restèrent fidèles au cours des générations suivantes. D'après mes premières lectures concernant les protestants français sous le régime de l'Édit de Nantes, il semblait qu'un net changement se fût produit au cours de ces 87 ans dans la composition sociale des communautés huguenotes urbaines. Le pourcentage de marchands en leur sein s'accrut au fil des générations, et les protestants occupèrent une place croissante dans les milieux marchands. Je connaissais bien sûr les écrits de Max Weber. Je me demandais alors si cette évolution était l'illustration parfaite de l'affinité élective entre calvinisme et capitalisme théorisée par Weber, ou si elle avait d'autres causes, notamment le blocage, pour cette minorité défavorisée, du passage du monde du commerce à celui des offices,

⁵ La thèse, soutenue en 1975, portait un titre bien typique de son époque : « Rouen during the Wars of Religion: Popular Disorder, Public Order and the Confessional Struggle ». La version révisée et publiée s'intitula plus brièvement *Rouen during the Wars of Religion*, Cambridge, Cambridge University Press, 1981. Pour sa réception, voir *The American Historical Association Guide to Historical Literature*, 3^e éd., Oxford, Oxford University Press, 1995, p. 834 ; Marc Venard, *Histoire du Christianisme des origines à nos jours* t. 8 *Le Temps des Confessions* 2^e partie, ch. 2, Bibliographie.

ce qui était la voie normale de l'ascension sociale à l'époque. A partir de cette interrogation, j'ai entrepris une série d'enquêtes visant à reconstruire l'évolution socio-économique et démographique de la minorité huguenote au 17^e siècle, enquêtes qui souvent soulevaient d'autres questions en cours de route grâce aux phénomènes mis en évidence par l'analyse quantitative. L'interrogation m'amenait également à tenter de reconstituer la culture religieuse des huguenots du 17^e siècle, car l'explication wéberienne d'une affinité entre calvinisme et capitalisme suppose que la piété calviniste engendre certaines tensions psychologiques génératrices d'une éthique du travail. Il fallait d'abord déterminer quels étaient les livres de piété les plus diffusés parmi les protestants de statuts divers, en ayant recours à ce que Pierre Chaunu qualifiait d'histoire sérielle au troisième niveau, avant de passer à la lecture attentive des traités en question et à la recherche d'écrits du for personnel. Cela ne représentait pas une conversion de l'histoire sociale à l'histoire culturelle, ni une perte de foi dans l'utilité des méthodes quantitatives, mais plutôt une appréciation de la complémentarité que peuvent avoir la quantification et la lecture attentive de textes, ainsi que des manières dont le culturel et le social peuvent interagir et s'influencer mutuellement.

Alors que je poursuivais mes enquêtes d'archives à propos de l'évolution socio-économique et de la culture religieuse des huguenots sous le régime de l'Edit de Nantes, une sollicitation inattendue me parvint. Vers 1986, Bob Scribner, un des grands pionniers de l'histoire sociale de la réforme allemande, m'invita à écrire pour une nouvelle série qu'il venait de lancer un livre de synthèse sur le sujet « calvinisme et société en Europe ». Bêtement, sans me rendre compte de l'étendue et de la complexité du sujet, j'acceptais. Quinze ans plus tard, j'avais enfin bouclé un manuscrit deux fois plus long que ne le permettait le contrat signé. Ce projet avait plusieurs conséquences pour mon regard d'historien. Il m'obligeait non seulement à maîtriser une vaste littérature secondaire internationale à propos de la tradition réformée, mais aussi à élaborer une structure capable de rendre intelligible la formation et les mutations de cette tradition dans des contextes nationaux multiples pendant deux siècles. Je me suis rendu compte que même un ouvrage sous-titré « une histoire sociale du calvinisme » ne pouvait pas créer une histoire cohérente du sujet sans reconnaître l'importance de l'histoire des idées dans les domaines de la théologie, de la piété, de l'ecclésiologie et de la philosophie en tant que moteurs de changement de la tradition réformée au cours du 17^e siècle. L'illumination que j'éprouvais lorsque je lisais des histoires de ces sujets rendant intelligible ce que les limites de ma formation m'empêchaient d'étudier directement me donnait une appréciation accrue de l'expertise des spécialistes en ces domaines. Le défi principal que j'avais à surmonter dans la construction d'une histoire cohérente du sujet était que, d'un pays à l'autre, les historiens du sujet s'étaient surtout préoccupés d'aspects différents de l'histoire de la confession, selon la situation du mouvement dans le pays en question et les conflits et débats devenus importants en son sein au cours des siècles suivants. Ainsi, les historiens de la Réforme écossaise ont longtemps braqué leur attention sur la constitution et le fonctionnement des institutions du *Kirk of Scotland*, car les schismes internes du 17^e aux 20^e siècles tournaient le plus souvent autour de questions d'ecclésiologie, ce qui portait les historiens à vouloir comprendre comment le pouvoir s'exerçait au sein de l'Église au temps de Knox et Melville. En France, par contre, l'histoire institutionnelle des Églises réformées n'a guère intéressé ses historiens. Après tout, ces institutions s'éteignirent au moment de la

Révocation et n'entraient pas en question lors des discussions autour des remodelages successifs des rapports entre Églises et État qui jalonnaient les 19^e et 20^e siècles. Au contraire, l'historiographie du protestantisme français s'est surtout concentrée sur l'histoire politique de ce mouvement, dont l'identité primordiale s'est construite autour de sa situation de minorité persécutée, condamnée à lutter de façon répétitive pour un droit de cité dans un pays majoritairement catholique. Pour construire un panorama équilibré du calvinisme européen à partir d'une historiographie aussi inégale de pays en pays, il fallait combler maintes lacunes. En même temps, j'ai pris conscience de l'intérêt et de l'importance des aperçus et des questionnements générés par les historiens des régions où la situation et l'expérience du calvinisme étaient autre que celles des fidèles dans le seul pays que j'avais étudié en profondeur jusqu'alors. C'est cette expérience qui m'a convaincu que tout historien travaillant sur un sujet quelconque dans quelque contexte national que ce soit peut enrichir sa panoplie de questionnements et son arsenal de méthodes en se familiarisant avec les autres historiographies nationales du même sujet ou d'un phénomène comparable.

L'apprentissage requis pour écrire la synthèse qui parut sous le titre *Christ's Churches Purely Reformed*⁶ avait aussi pour conséquence de me porter à croire, une fois le livre bouclé, que je n'avais peut-être pas encore dit tout ce que je pouvais trouver de nouveau à propos des guerres de Religion en France. Pour les historiens de la France, l'avènement du protestantisme réformé a toujours été perçu comme une « lutte pour la reconnaissance » de la part d'une minorité. Aux Pays-Bas, par contre, où la croissance du mouvement calviniste a suivi un cours à bien des égards similaires, mais où le mouvement a fini dans la moitié nord des 17 provinces par imposer son modèle d'Église à un peuple récalcitrant, au lieu d'échouer de justesse comme en France, les historiens libéraux ont toujours dépeint l'action politique des calvinistes sous les couleurs bien différentes d'une « réformation révolutionnaire ». Je me suis mis à penser que, si l'on adoptait cette deuxième optique pour scruter la croissance et le sort des Églises réformées en France dans les années 1555-1563, une histoire plus juste et plus éclairante de la séquence compliquée d'événements qui mena à l'éclatement des guerres de Religion pourrait ressortir. Le fait que l'histoire de ces années n'avait pas été racontée en détail depuis les livres de Lucien Romier, vieux de presque 100 ans, offrait encore une raison pour engager le projet. La résurgence surprenante de la violence religieuse à la fin du 20^e siècle lui donnait une résonance avec l'actualité. Voilà pourquoi, après avoir poursuivi mes enquêtes sur le protestantisme français au 17^e siècle jusqu'au point de rendements décroissants – le fruit en est le recueil d'articles paru sous le titre *The Faith and Fortunes of France's Huguenots, 1600-85*⁷ – j'ai décidé vers le début du millénaire de revenir à l'étude des guerres de Religion et de creuser en profondeur la période courte mais mouvementée des années 1555-1563.

Une deuxième invitation inattendue a aussi exercé une influence sur mon parcours de recherche au milieu de ma carrière. En 1993, les organisateurs d'une exposition franco-américaine, *La Gravure française à la Renaissance*, m'ont sollicité pour contribuer au

⁶ *Christ's Churches Purely Reformed: A Social History of Calvinism*, New Haven, Yale University Press, 2002.

⁷ *The Faith and Fortunes of France's Huguenots, 1600-1685*, St Andrews Studies in Reformation History, Aldershot, Ashgate, 2001.

catalogue de l'exposition avec un essai sur la polémique par l'image au temps des guerres de Religion⁸. Cette commande m'a amené à examiner attentivement pour la première fois la célèbre série de gravures de Tortorel et Perrissin portant sur les « guerres, massacres et troubles » de 1559 à 1570 en France. Le délai pour remettre l'essai était bref. Dans le temps accordé, je ne suis pas parvenu à déterminer si l'on pouvait prendre à la lettre la déclaration, sur la page de titre du recueil, selon laquelle ces images offraient le vrai portrait des événements en question, dessiné d'après des témoignages oculaires, ou si, au contraire, elles constituaient une sélection d'épisodes choisis afin de créer une vision partisane de l'histoire du temps présent, racontée de seconde main, à base de versions partielles des faits – bref, un instrument de propagande pour la cause huguenote. Ma curiosité avait cependant été éveillée. Dans quels buts et pour quels publics cette histoire par les images avait-elle été créée ? Quel était le rôle de la gravure dans le reportage de l'actualité au 16^e siècle ?

Lorsque, 10 ans plus tard, j'ai repris l'étude des guerres de Religion, je me suis dit qu'il serait à la fois fructueux et amusant de commencer mes recherches sur les années en question en entreprenant une étude de cette suite de gravures. Tout en représentant une enquête passionnante en soi par la manière dont elle pouvait contribuer à notre connaissance de l'histoire des médias et de l'information, le projet devait m'obliger à lire toutes les sources écrites portant sur les événements représentés dans les gravures afin de déterminer d'où les artistes avaient tiré leurs informations concernant chaque épisode et quelles étaient les particularités de leurs représentations de ceux-ci, ce qui me permettrait de m'initier à l'étude critique de ces sources. Une bourse du Center for Advanced Study in the Visual Arts à la National Gallery of Art de Washington m'a permis d'approfondir mes connaissances de l'histoire de la gravure, avant que je n'arrive au début de 2005 à Genève, où les collections et les conditions de travail de l'Institut m'ont permis d'effectuer la comparaison des gravures avec les sources imprimées de l'époque avec une efficacité inégalable. J'ai pu ainsi boucler assez rapidement cette étude d'un objet culturel unique et la publier en 2007 sous le titre *Graphic History*⁹.

L'édition de textes préparée avec l'aide de Nicolas Fornerod et parue en 2012 sous le titre *L'Organisation et l'action des Églises réformées de France, 1557-1563. Synodes provinciaux et autres documents*¹⁰ était aussi le fruit de la découverte de l'intérêt, insoupçonné au départ, de certains documents rencontrés au hasard d'une recherche. L'écriture de *Christ's Churches Purely Reformed* m'avait montré l'importance de l'histoire des institutions ecclésiastiques pour l'histoire de la tradition réformée. La préparation du livre m'avait fait lire de nombreux actes synodaux et m'avait appris à apprécier l'apport que constituait une bonne édition richement annotée et introduite. En faisant mes

⁸ « Of Marmites and Martyrs: Images and Polemics in the Wars of Religion », in *The French Renaissance in Prints from the Bibliothèque Nationale de France*, Los Angeles, Grunwald Center for the Graphic Arts, University of California, 1994/*La gravure française à la Renaissance*, Paris, Bibliothèque Nationale de France, 1994, p. 109-138.

⁹ *Graphic History: The "Wars, Massacres and Troubles" of Tortorel and Perrissin*, Travaux d'Humanisme et Renaissance 431, Genève, Droz, 2007.

¹⁰ *L'organisation et l'action des églises réformées de France, 1557-1563 : Synodes provinciaux et autres documents*, Travaux d'Humanisme et Renaissance 504, Archives des Églises Réformées de France 3, Genève, Droz, 2012.

recherches de thèse déjà, j'étais tombé sur les actes de plusieurs synodes provinciaux des années 1560-1562, préservés dans l'ancienne collection de la Bibliothèque des Remontrants à Rotterdam, et j'avais constaté que ces documents éclairaient des aspects insoupçonnés de la situation et de l'action politique des premières communautés protestantes. La découverte par la suite d'autres documents du même genre dans des publications locales obscures et grâce à la lecture attentive des notes de bas de page de collègues confirmait la leçon. En me repenchant sur l'époque des guerres de Religion, je me dis que recueillir et publier tous les actes synodaux du premier temps des Églises, ainsi que les documents complémentaires tels que les actes consistoriaux ou les disciplines locales, permettrait de faire un grand pas vers l'histoire plus ample de la période 1555-1563 que j'avais en tête, tout en étant un travail d'une utilité intrinsèque concernant la genèse des institutions des Églises réformées de France et leur fonctionnement pendant leurs premières années. L'intérêt de cette publication était d'autant plus grand que les documents en question émanaient directement des Églises françaises, alors que la plupart des documents utilisés par les historiens pour cette époque de leur histoire – les correspondances de Calvin et de Bèze, *l'Histoire ecclésiastique des Églises réformées au Royaume de France* – passaient par le filtre de Genève.

Après avoir terminé ces deux derniers projets, me voici maintenant à l'heure de vérité où je termine les dépouillements pour l'histoire plus ample des années décisives de la Réforme française et les origines des guerres de Religion. *Season of Conspiracy* était encore un travail préparatoire, qui présente en détail la documentation concernant les conspirations du règne de François II - la période que la documentation consultée m'amène à aborder de la manière différente -, cela afin de convaincre les spécialistes du bien-fondé de ce que je compte raconter plus brièvement dans l'histoire plus ample à venir. Celle-ci, ainsi que je l'envisage à présent, sera écrite en mode narratif pour un large public. Pour autant, elle ne sera pas un rejet des méthodes et perspectives de l'histoire sociale auxquelles j'ai été initialement formé. Le menu peuple recevra autant d'attention que les grands. Les méthodes quantitatives seront utilisées lorsqu'elles sont pertinentes.

À la fin de cette *apologia pro investigationem suae*, quels bilans et perspectives peut-on en tirer pour l'institution dont on marque les 50 ans ? Dans la mesure où ma carrière a été un tant soit peu représentative ou exemplaire, il semblerait qu'une vie de recherche puisse trouver son point de départ dans un sujet choisi pour ses résonances avec l'actualité et dans une formation que le jeune chercheur imagine offrir la meilleure voie à l'innovation. Pour arriver à des découvertes intéressantes et à des renouvellements de connaissances, cependant, il faut que les sujets et le contenu de ses recherches évoluent au gré des rencontres avec les sources, des questionnements suscités par la découverte de documents insolites qui laissent initialement perplexes, et des invitations à entreprendre des projets auxquels il n'aurait jamais pensé lui-même. Tout aussi importantes sont une ouverture d'esprit qui permet de reconnaître que d'autres objets exigent d'autres méthodes et une volonté de choisir des sujets larges capables de fournir des rendements au-dessus de la norme en termes de découvertes et réinterprétations. Si tel est le cas pour le chercheur individuel, il en découle qu'un institut de recherche susciterait au mieux des enquêtes fructueuses de la part de ceux qui passent par ses murs, non pas en essayant d'identifier une seule perspective nouvelle jugée particulièrement prometteuse et en orientant tout son personnel dans cette direction, mais en essayant de maximiser sa capacité à éveiller et à nourrir la curiosité à propos des

aspects les plus divers de son objet d'étude, en collectionnant des ressources rares et complémentaires pour l'étude du sujet, en rassemblant des chercheurs venus d'horizons différents avec des approches et des capacités complémentaires, et en faisant circuler par ses murs des visiteurs de pays et d'intérêts divers, afin de pouvoir toujours renouveler la curiosité de chercheurs sur place. A l'âge du numérique, selon toute probabilité, les collections spécialisées les plus utiles que des instituts de recherche historique puissent constituer seront composées non seulement de livres anciens dont il ne subsiste que quelques exemplaires imprimés – même si la comparaison côte à côte d'exemplaires matériels reste souvent la façon la plus efficace de travailler –, mais également de dons des notes et documents des meilleurs spécialistes des générations précédentes, ainsi que de bases de données manuscrites ou électroniques, réalisées à l'interne ou reçues en don et régulièrement tenues à jour.

**Lignes de failles. Croire, douter, savoir
dans l'espace réformé européen du XVII^e et XVIII^e siècle***

Maria-Cristina PITASSI

Professeure honoraire de l'Université de Genève

Ancienne directrice de l'IHR

Introduction : objets, méthodes, contextes

Regardons le bon côté de la chose. Prononcer une leçon d'adieu, épreuve dont la dénomination évoque un exercice vaguement funèbre qui n'augure rien de bon pour la suite de celui ou celle qui accepte imprudemment de s'y soumettre, eh bien prononcer une telle leçon pourrait être finalement l'occasion de jeter un regard critique sur son propre parcours, sur toutes ces recherches qu'on a menées au fil des ans, parfois suivant ses intuitions et ses penchants, parfois répondant sans trop de conviction à des commandes qu'on pouvait difficilement refuser, parfois encore s'octroyant la liberté de partir à l'aventure dans des terres exotiques. N'ayant cependant pas vocation à vous proposer une leçon d'ego-histoire, j'ai finalement opté pour une solution de compromis. Je ne m'attarderai pas sur mon parcours, mes publications, mes compagnonnages intellectuels, mes émois et mes déconvenues d'historienne mais, en portant un regard rétrospectif sur les divers chantiers de recherche dans lesquels je me suis engagée en presque quarante ans de vie académique, je m'interrogerai sur les liens existants entre des sujets qui pourraient, de prime abord, apparaître comme disparates.

Ce faisant, je partagerai avec vous la manière dont j'ai compris et lu les défis intellectuels et les crises religieuses qui ont secoué ce temps tourmenté qui va du milieu du XVII^e au milieu du XVIII^e siècle, disons, grosso modo, de la mort de Descartes en 1650 à celle de Marie Huber en 1753, pour ne citer que deux repères volontairement asymétriques, tant la première date est parlante et la seconde passe inaperçue. Mais mon propos de ce soir s'inscrit justement dans cette asymétrie, qui n'annule point la différence de reconnaissance sociale ou culturelle mais qui l'interroge et la dépasse dans la perspective propre à l'histoire intellectuelle.

Une histoire intellectuelle qui intègre, dans son travail de relecture du passé, les croisements, les médiations, les transgressions, les détournements, les appropriations prévisibles ou inattendues, les controverses par lesquels les idées se sont transmises, ont circulé et se sont transformées, en s'incarnant aussi dans les discours et dans les pratiques de femmes et d'hommes qui n'avaient pas forcément pour vocation d'être des « grands » mais dont les cours, les sermons, les articles, les lettres, les récits, les traductions ou les traités ont contribué à redessiner la carte des savoirs et des croyances.

* Une version non annotée de cette leçon d'adieu a paru dans le *Giornale critico della filosofia italiana*, 99/2 (101), 2020, p. 211-228.

C'est pourquoi tracer une ligne chronologique en définissant comme extrêmes Descartes, « le » philosophe dont tout le monde connaît ne serait-ce que le nom, et Marie Huber, une femme qui a publié sous anonymat et dont la mémoire historique n'a gardé que peu de traces, éparses qui plus est, n'est pas la lubie de qui met en avant ses modestes trophées mais un clin d'œil pour dire que l'histoire dont il sera question ce soir ne sera pas que celle des ténors et des sopranos de renom auxquels l'historiographie a attribué, d'une manière qui mériterait du reste d'être interrogée, le statut d'auteurs canoniques, mais sera aussi l'histoire, chorale, de voix « pianissime » et parfois discordantes. L'une et l'autre de ces histoires ne prennent du reste tout leur sens que dans l'hybridation parce que, en réalité, d'histoire il n'y en qu'une : c'est l'histoire où les idées se communiquent et se modifient par la matérialité des échanges via les rencontres, les correspondances, les lectures, les traductions, les cours académiques et les lieux de la sociabilité savante, mais également par les conflits que ces idées suscitent dans des contextes sociaux, politiques et religieux bien déterminés ; l'histoire où la cohérence spéculative est davantage une construction historiographique qu'un attribut de l'objet ; l'histoire où la modernité se lit sur le mode de la syncope bien plus que sur celui de la linéarité téléologique ; l'histoire enfin dans laquelle l'échelle de l'importance et de la notoriété ne coïncide pas forcément avec celle établie a posteriori par les historiens. J'avoue qu'il m'a fallu un certain temps pour intégrer une telle perspective, pour arrêter de m'excuser de traiter de personnages « mineurs » ou de sujets « secondaires », pour me reconnaître le droit de naviguer dans les marges plutôt qu'au centre.

Toutes les époques ont été et sont, probablement, des époques de crises, même si ces crises se nomment différemment et même si leur nature varie. La période qui chevauche le XVII^e et le XVIII^e en a eu son lot, bien tassé. Il a été notamment confronté à des fractures, à la fois culturelles, sociales, politiques et ecclésiales, qui ont lézardé les identités religieuses, décomposé les fronts polémiques traditionnels et obligé les églises à redéfinir croyances et pratiques, en dansant sur la corde raide de la fidélité au mythe d'une origine fondatrice et de l'intégration de nouvelles valeurs. De ces nombreuses fractures, j'en citerai trois. Il y a eu d'abord celles provoquées par les nombreux « ismes », philosophiques et théologiques – tels le libertinisme, le scepticisme, le cartésianisme, le spinozisme, le déisme, le piétisme, l'illumisme, l'épicurisme, et j'en passe –, qui ont fait vaciller des équilibres qu'on croyait solidement établis, en suscitant des réactions diverses allant de l'assimilation au rejet, en passant par la médiation. Il y a eu ensuite les fractures conséquentes à la persécution anti-huguenote dans la France de Louis XIV, qui a culminé en 1685 avec la révocation de l'édit de Nantes, brisant le protestantisme français en deux : ceux qui sont restés et ceux qui sont partis, les premiers s'étant intégrés dans le royaume, désormais tout catholique, ou ayant entamé un long chemin de résistance, passive pour les uns, armée pour les autres, les seconds ayant essaimé dans les terres du Refuge, confrontés soudainement mais durablement à d'autres formes d'organisation politique, à d'autres manières de faire coexister des fois différentes, à d'autres formes de loyauté. Il y a eu enfin les fractures internes, à savoir les fractures au sein de chacune des églises protestantes, ces divisions qui ont traversé

les communautés et consolidé des fronts à géométrie variable sur des questions telles que le Psautier, la liturgie, l'enseignement académique, le ministère pastoral, les confessions de foi ou le prophétisme, que ce soit en Suisse, à Genève, en Hollande, en Allemagne ou en Angleterre. Des divisions aux lignes de partage instables, qui ont touché le cœur de la tradition réformée ou qui se sont résumées parfois à des disputes de mots, mais des divisions qui non seulement racontent les difficultés et les résistances qu'il y a eu à baliser d'autres chemins pour dire et pour pratiquer la foi mais qui obligent aussi les historiens à repenser dans des termes dynamiques et non plus statiques les catégories usuelles d'orthodoxie et d'hétérodoxie. C'est dans ce décor contrasté qu'il faut situer les problématiques dont je me suis occupée au fil du temps et que j'aimerais aborder dans cette leçon ; elles n'épuisent bien entendu pas la complexité et la variété de l'histoire religieuse de l'époque mais constituent autant de nœuds théologiques, philosophiques ou herméneutiques qui illustrent, avec d'autres dont il ne sera pas question ce soir, la double crise, à la fois de l'autorité et de la vérité, qui a traversé l'espace réformé, ainsi que les tentatives de reconfiguration identitaire qui s'en sont suivies. Or, ce sont cette crise de l'autorité et de la vérité et ces reconfigurations identitaires, avec tout ce qu'elles ont entraîné de débats, de conflits et de recherche de nouveaux modèles, qui me semblent constituer, a posteriori, le fil rouge, ou du moins le fil rouge principal, ayant relié la plupart de mes recherches. Et c'est donc à ces deux faces d'une même médaille, que je ne distingue ici que dans un souci de clarté, que je consacrerai le reste de ma leçon. Dans un premier temps je présenterai ainsi l'ébranlement du système, cette remise en discussion de tous les éléments auxquels on a prêté un crédit symbolique : avant tout la Bible, considérée comme un livre révélé et comme la source fiable et unique des vérités religieuses ; ensuite les textes normatifs tels les confessions de foi ou les catéchismes, censés être des abrégés fidèles de la Parole de Dieu ; enfin l'institution ecclésiale et son pouvoir à normer le dire et le faire des individus. Avec, à l'arrière-plan, la question de la théologie elle-même comme discours abouti et exhaustif sur Dieu et sur l'être humain, sur la vie et sur la mort, sur le bien et sur le mal. Dans un second temps, je m'arrêterai à un exemple qui illustre, de manière à mon avis éclairante, ces tentatives de remodelages, dans le champ notamment des discours théologiques et des pratiques. Tous les éléments dont il sera question ont constitué autant d'enjeux identitaires qui ont traversé, inquiété et parfois bouleversé autant les croyantes et les croyants que les institutions ; le tableau que je vous présenterai n'a aucune prétention d'exhaustivité, il sera fait bien davantage de touches évocatrices que d'un narré linéaire. Résultat de la relecture que j'ai faite de mon parcours de recherche, il ne pourra esquiver ni raccourcis ni inévitables généralisations, qui risquent, j'en suis bien consciente, d'aplatir une époque placée sous le signe de la complexité et de la contradiction.

1. Les failles du crédit symbolique

Référence incontournable de la tradition chrétienne, l'Écriture sainte jouissait depuis la Réforme de la place privilégiée que lui conférait le fait d'être reconnue comme la seule

source normative de la foi. Et pourtant ce statut, qui était à la fois d'autorité, de vérité et de fiabilité, devait lentement se fêler à la suite d'un processus complexe dont les composantes relevaient de phénomènes sensiblement différents. Sans m'y arrêter, j'évoquerai, entre autres, le développement des sciences, dont certaines données, astronomiques ou géologiques, entraient en contradiction ouverte avec la lettre biblique¹ ; ou les libertinismes qui, en usant d'expédients rhétoriques censés mettre à distance la critique, dénonçaient sournoisement les incongruités, les contradictions et les faux miracles d'un texte dont les auteurs, Moïse en tête, étaient présentés davantage comme des politiciens rusés que comme des hommes guidés par l'esprit de Dieu². Autant la radicalité de ces propos, qui dénigraient ou ridiculisaient ce qui était au cœur de la foi chrétienne, constituait une menace qui alimentait le doute en ébranlant la certitude de la parole biblique, autant leur caractère dispersé et leur manque de méthode en atténuait quelque peu la portée offensive. Mais d'autres phénomènes devaient contribuer, à mon avis de manière peut-être plus déterminante encore, à reconfigurer le statut d'autorité et de vérité de l'Écriture. J'en citerai quelques-uns, qui relèvent du domaine exégétique, philosophique et apologétique.

Le premier, dont les racines remontent à l'humanisme, est l'étude philologique et historique de l'Écriture, ces enquêtes croisées qui, comme l'a montré, entre autres, François Laplanche³, ont progressivement soustrait le texte biblique à la fixité que lui conférait sa nature de parole divine et l'ont fait entrer dans la temporalité, avec son lot de variantes, accidentelles ou intentionnelles, de particularismes linguistiques ou culturels et de factualités parfois contradictoires. Cette irruption du temps dans un livre qu'on considérait dicté par le Saint Esprit, sinon littéralement, du moins en substance, n'était pas sans poser des questions cruciales : comment concilier inspiration divine et altération historique ? quelle leçon textuelle retenir quand il y en a plusieurs ? comment concilier sacralité et temporalité ? Ces questions hantaient tout le monde puisque, dans une mesure ou dans une autre, l'utilisation des ressources de la philologie, voire en partie de l'histoire, concernait toute lecture savante de la Bible, qu'elle fût menée par des

¹ Voir, pour une première approche de la question : P. Rossi, *I Segni del tempo. Storia della terra et storia delle nazioni da Hooke a Vico*, Milano, Feltrinelli, 1979 ; F. Laplanche, *Bible, science et pouvoirs au XVII^e siècle*, Naples, Bibliopolis, 1997 ; J.-R. Armogathe, *La Nature du monde. Science nouvelle et exégèse au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 2007.

² Voir F. Charles-Daubert, « La Bible des libertins », in *Le Grand Siècle et la Bible*, éd. J.-R. Armogathe, Paris, Beauchesne, 1989, p. 667-689 ; H. Ostrowiecki, « La Bible des libertins », *XVII^e siècle*, 194, 1997, p. 43-55 ; J.-P. Cavallé, « Some Irreligious Uses of the Bible in the Early Modern Period », in *Lay Readings of the Bible in Early Modern Europe*, Leiden-Boston, Brill, 2019, p. 49-61.

³ Voir en particulier, outre les très nombreux articles que F. Laplanche a publiés sur le sujet, sa monographie *L'Écriture, le sacré et l'histoire. Érudits et politiques protestants devant la Bible en France au XVII^e siècle*, Amsterdam et Maarssen, APA_Holland University Press, 1986 dont le champ d'investigation est bien plus étendu que ce que le titre pourrait laisser penser. Parmi les publications récentes sur la question, voir en particulier N. Hardy, *Criticism and Confession. The Bible in the Seventeenth Century Republic of Letters*, New York/Oxford, Oxford University Press, 2017 ; *Scriptural Authority and Biblical Criticism in the Dutch Golden Age*, éd. H. Nellen, D. van Miert, P. Steenbakkers et J. Touber, New York/Oxford, Oxford University Press, 2017.

théologiens orthodoxes comme André Rivet ou par des exégètes plus versés dans l'art de la critique comme Louis Cappel. Et tous, dans cette première moitié du XVII^e siècle, cherchaient à répondre à ces mêmes interrogations par le recours à des réponses de nature théologique, en préservant par exemple les vérités nécessaires au salut des altérations du temps ou en subordonnant le travail critique à l'harmonie de toute l'Écriture, à savoir à ce que, en termes techniques, on appelle l'analogie de la foi. Des réponses qui pouvaient également être adressées aux adversaires catholiques qui s'étaient engouffrés dans la brèche ouverte par la critique, en réitérant la nécessité de la tradition pour pallier les incertitudes et les obscurités de la Bible. Mais cette coexistence, dont l'équilibre fragile ne tenait qu'à la reconnaissance de la fonction ancillaire de la critique par rapport à la théologie, était destinée à voler en éclat dans les décennies qui allaient suivre, lorsque la revendication de plus en plus appuyée de l'autonomie de la critique allait s'accompagner d'une conscience renouvelée des enjeux de l'interprétation. Un personnage comme le Genevois Jean Le Clerc⁴, qui avait quitté sa patrie en 1683 pour s'établir à Amsterdam et y embrasser l'arminianisme, incarne mieux que d'autres une telle émancipation. Dans ses travaux sur l'art de la critique, il intègre la tradition philologique tout en ambitionnant de la soustraire au domaine de la pure érudition et d'en faire une discipline scientifique, construite sur les fondements d'une épistémologie qui revisite l'épistémologie cartésienne des idées claires et distinctes. Mais, surtout, il revendique une même méthode historique pour lire les textes profanes et les textes sacrés, se passant des garde-fous théologiques auxquels ses prédécesseurs avaient eu recours pour désamorcer le potentiel érosif d'une approche qui restituait la Bible à la temporalité. Plus que dans les pages qui font écho à celles, célèbres mais peu originales, du chapitre VII du *Traité theologico-politique* de Spinoza paru en 1670, c'est dans sa doctrine de l'inspiration biblique et dans la dissociation entre sens vrai et vérité que Le Clerc incarne, à mon avis, la version « émancipée » de la critique biblique. En assignant à l'exégète la tâche d'élucider le sens vrai, à savoir la signification que les livres bibliques avaient pour le public auquel ils étaient destinés, sans leur superposer des vérités dogmatiques, Le Clerc entend soustraire l'intelligibilité de l'Écriture aux lectures théologiques et philosophiques qui l'ont corsetée et détournée de sa signification originare.

Par ailleurs, en reconnaissant dans la Bible, à l'instar de Grotius, des formes différenciées d'inspiration divine, il radicalise la position de son célèbre prédécesseur arminien en laissant entendre que, sauf cas particuliers, comme celui des prophéties, l'inspiration n'était que ce qui garantissait la crédibilité des récits bibliques. La certitude de l'histoire narrée dans l'Écriture se passait désormais de la garantie que lui avait fournie jusqu'alors l'intervention de Dieu.

⁴ Sur Jean Le Clerc critique biblique, voir M.-C. Pitassi, *Entre croire et savoir. Le problème de la méthode critique chez Jean Le Clerc*, Leyde, Brill, 1987 ; H. G. Reventlow, « Biblexegese als Aufklärung : Die Bibel im Denken des Johannes Clericus (1657-1736) », in *Historische Kritik und biblischer Kanon in der deutschen Aufklärung*, éd. H. G. Reventlow et al., Wiesbaden, Harrassowitz, 1988, p. 1-19 ; Nicholas Hardy, *Criticism and Confession. The Bible in the Seventeenth Century Republic of Letters*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 391-402.

On est parfaitement assuré – écrit-il en 1685 – que Jules César fut tué dans le Senat par une conspiration dont Brutus et Cassius étaient les chefs sans croire que ceux qui nous ont appris cet événement [aient] été inspirés [...] Les Apôtres n’avoient pas besoin d’inspiration pour dire ce qu’ils avoient vu et ce qu’ils avoient ouï dire à Jésus Christ. Il ne faut pour cela que de la mémoire, et de la probité⁵.

Une position qui ne manquera pas de susciter un tollé parmi les théologiens orthodoxes mais qui ne sera pas sans inquiéter les proches de Le Clerc eux-mêmes, comme John Locke, qui partageait pourtant avec le Genevois une même révolte contre les lectures théologiquement normées de l’Écriture⁶. Certes, Le Clerc n’était pas, selon moi, un dissimulateur cachant un déiste, voire un incroyant, sous les habits d’un arminianisme arrimé aux valeurs de la raison ; si dissimulation il y avait chez le Genevois, ce qui à mon sens ne fait pas de doute, elle concernait d’autres aspects de sa pensée. Il n’en reste pas moins que sa position, même si elle était motivée explicitement par la volonté de retrouver, par le biais de la critique, le véritable message de l’Évangile, reflétait et alimentait en même temps la tension à laquelle se trouvait soumise la Bible entre humanité et divinité. Des présupposés théologiques persistaient certes – comme l’axiome de l’accord de la raison et de la foi ou la clarté des vérités essentielles au salut – mais la revendication de la critique comme seul moyen d’authentifier et de rendre intelligible la parole de Dieu devenait, exactement comme chez Locke, une arme religieuse puissante contre les théologies orthodoxes, de même qu’un moyen de légitimer la tolérance religieuse, entravée par le carcan de constructions dogmatiques qui n’admettaient pas d’écarts.

Ce que la position de Le Clerc laisse aussi entrevoir est que la redéfinition du statut de vérité de la Bible s’accompagnait de la question épineuse du sujet autorisé à l’interpréter. Or, cette question concernait certes, comme je l’ai dit, le rapport conflictuel entre les prérogatives du critique et les prérogatives du théologien mais, de manière plus générale et, dirais-je, plus fondamentale, elle interrogeait la relation que chaque fidèle entretenait avec le texte sacré. Si la Réforme avait revendiqué le droit/devoir de tout croyant de lire l’Écriture, il n’en reste pas moins que, très rapidement, une médiation cléricale s’était mise en place, notamment pour contenir les débordements des individus et des mouvements qui se réclamaient d’une illumination directe de Dieu. Mais cette dissociation entre lecture et interprétation, dans laquelle la prédication jouait l’indispensable rôle de médium, était destinée à être mise en cause au cours du XVII^e

⁵ J. Le Clerc, *Sentimens de quelques théologiens de Hollande sur l’Histoire critique du Vieux Testament, composée par le P. Richard Simon de l’Oratoire*, Amsterdam, H. Desbordes, 1685, XI^e lettre, p. 232-233.

⁶ Sur Locke critique biblique, voir M. Sina, « Testi teologico-filosofici lockiani dal Ms Locke c. 27 della Lovelace Collection », *Rivista di Filosofia neoscolastica*, 64, 1972, p. 54-75 et 400-427 ; M.-C. Pitassi, *Le Philosophe et l’Écriture. John Locke exégète de Saint Paul*, Cahiers de la Revue de théologie et de philosophie, 1990 ; A. W. Wainwright, « Introduction », in J. Locke, *A Paraphrase and Notes on the Epistles of St Paul to the Galatians, 1 and 2 Corinthians, Romans, Ephesians*, éd. A. W. Wainwright, Oxford, Clarendon Press, 1987, vol. I, p. 1-88 ; *Locke and Biblical Hermeneutics. Conscience and Scripture*, éd. L. Simonutti, Cham, Springer, 2019.

et, encore davantage, du XVIII^e siècle, au fur et à mesure que la notion d'examen de la Bible⁷ s'approfondissait et se transformait. Comprise à l'origine par les protestants comme le droit de soumettre les décrets conciliaires, pontificaux etc. à l'examen de l'Écriture, cette notion était devenue un des enjeux majeurs de la controverse confessionnelle, avant de subir les contrecoups de l'émergence de nouveaux paradigmes philosophiques, cartésiens et lockiens en particulier. Dans un mouvement progressif de valorisation de l'individu par l'inscription de la liberté de penser dans le cadre de la légalité naturelle, la séparation entre lecture et interprétation tendait à s'amincir, le croyant étant investi du droit de juger par lui-même non seulement de sa propre religion, non seulement de la conformité des doctrines avec la Bible mais aussi, *in fine*, de la Bible elle-même. À la crise de la médiation pastorale s'ajoutait ainsi la crise liée à la prétention de porter le jugement au-delà du seuil auquel il était censé s'arrêter. Le *Discours sur la libre pensée* du déiste anglais Anthony Collins, publié en 1713 et traduit en français l'année suivante, devait susciter des controverses dans lesquelles furent impliqués, outre Le Clerc lui-même, des théologiens et des philosophes réformés, des controverses qui révèlent ce malaise face à une liberté que tous reconnaissaient mais dont les contours étaient à géométrie variable⁸.

Et cependant d'autres remises en question attendaient la Bible. Si les exégètes l'avaient restituée à la matérialité d'un objet textuel que le temps altère et décompose, si du statut de juge des controverses la Bible glissait lentement à celui d'objet de jugement, des philosophes comme Pierre Bayle allaient en questionner implicitement la nécessité. En affirmant en 1686, dans le *Commentaire philosophique*, que la vérité absolue n'est pas à la portée de l'humain puisque celui-ci ne peut atteindre qu'une vérité relative, en soutenant que le sentiment par lequel nous percevons cette vérité subjective agit à la manière du goût qui nous fait préférer tel aliment à tel autre, Bayle ne niait pas qu'il y ait des vérités dans la Bible mais les réduisait aux limites de la conscience individuelle. De source de vérités clairement énoncées et sanctionnées par une orthodoxie, l'Écriture devenait ainsi, au mieux, un réservoir de croyances obscures que chacun interprétait à sa manière, Dieu n'exigeant de nous que la seule bonne foi et ne nous tenant pas rigueur de nous forger telle vérité plutôt que telle autre. Le faire serait du reste aussi insensé que de tenir rigueur à quelqu'un du fait qu'il préfère Botticelli à Raphaël ou la viande au poisson. Si la Bible perdait, dans la perspective de Bayle, son autorité théologique, se voyant ainsi réduite à un simulacre de vérité, c'était au profit de la conscience façonnée par le lieu de la naissance, par la famille, par l'éducation, une conscience dès lors fort peu apte à s'interroger réellement sur le bien-fondé de ses croyances ; une conscience cependant

⁷ Il manque des travaux qui considèrent la question de l'examen dans la longue durée ; pour une première approche, voir J. Lecler, « Protestantisme et 'libre examen'. Les étapes et le vocabulaire d'une controverse », *Recherches de science religieuse*, 57, 1969, p. 321-374.

⁸ Sur cette controverse, voir M.-C. Pitassi, « Le paradoxe de l'examen religieux au début du XVIII^e siècle », in *Libertinage et philosophie au XVII^e siècle* (n° 13 : Dossier : L'Équivoque blasphématoire ; Dossier : Autour de Pierre Bayle ; Varia), Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2012, p. 149-161.

qui, même erronée, même formatée par le contexte social et religieux, méritait le respect et la tolérance⁹. Mais la raison « corrosive » de Bayle¹⁰ devait prolonger la réflexion sur l'Écriture dans ses ouvrages ultérieurs et dénoncer, en particulier dans le *Dictionnaire historique et critique* de 1696, le manque d'exemplarité morale de beaucoup de personnages bibliques, qui, à l'instar de David, n'avaient pas hésité à mal se conduire, trompant, trahissant, tuant, sans que cela les ait empêchés d'être récompensés par Dieu. Un Dieu qui, jugé à l'aune d'un rationalisme moral que le philosophe ne devait jamais mettre en doute, révélait des failles qu'aucune théodicée ne pouvait justifier, acculée qu'elle était à l'incapacité de la raison à accorder les attributs divins entre eux, en particulier la bonté et la toute-puissance. Certes, dans le *Dictionnaire*, l'honneur de Dieu était sauf, grâce au fidéisme, cet acte de foi aveugle qui, soustrayant le processus de la croyance à toute forme d'intelligibilité, permettait d'accepter ce qui est humainement inacceptable. Mais le fidéisme, en résolvant un problème, en créait mille autres ; et non seulement parce qu'il venait après l'implacable travail de sape mené par la raison baylienne, mais aussi parce qu'il fragilisait la foi en l'exposant aux accusations de fanatisme et de superstition.

Ce processus d'érosion de l'autorité de l'Écriture se poursuivit au XVIII^e siècle, non seulement dans des textes, imprimés ou manuscrits, ouvertement hostiles à la religion chrétienne, mais aussi dans les milieux croyants eux-mêmes. C'est ainsi que la Genevoise de naissance et Lyonnaise d'adoption Marie Huber¹¹ devait élaborer, dans ses *Lettres sur la religion essentielle* de 1738, un système complexe dans lequel la foi métaphysique dans l'Être suprême auto-suffisant intégrait certes dans son périmètre la Bible mais une Bible reconfigurée, une Bible dont les vérités religieuses se réduisaient à celles, évidentes, de

⁹ Le *Commentaire philosophique* de Bayle a fait l'objet d'interprétations nombreuses et divergentes. Pour une première approche de cette diversité, voir É. Labrousse, *Pierre Bayle. Hétérodoxie et rigorisme*, Paris, Albin Michel, 1996², en particulier p. 317-345 ; G. Paganini, *Analisi della fede e critica della ragione nella filosofia di Pierre Bayle*, Florence, La Nuova Italia, 1980, en part. p. 47-74 ; G. Mori, *Bayle philosophe*, Paris, Champion, 1999, p. 273-320 ; A. McKenna, « Pierre Bayle contre le hareng rouge », in Id., *Études sur Pierre Bayle*, Paris, Champion, 2015, p. 179-203 ; Jean-Luc Solère, « The Coherence of Bayle's Theory of Toleration », *Journal of the History of Philosophy*, 54, p. 21-46 ; M.-C. Pitassi, « Bayle, the Bible, and the Remonstrant Tradition at the Time of the *Commentaire philosophique* », in *Scriptural Authority and Biblical Criticism, op. cit.*, p. 257-269 ; S. Brogi, « Introduzione », in P. Bayle, *Commentario filosofico sulla tolleranza*, éd. S. Brogi, Turin, Einaudi, 2018, p. V-LXVII.

¹⁰ Allusion au titre de l'ouvrage collectif édité par I. Delpla et Ph. de Robert, *La Raison corrosive. Études sur la pensée critique de Pierre Bayle*, Paris, Champion, 2003.

¹¹ Sur Marie Huber, voir M.-C. Pitassi, « Etre femme et théologienne au XVIII^e siècle. Le cas de Marie Huber » in *De l'Humanisme aux Lumières, Bayle et le protestantisme*. Mélanges en l'honneur d'Élisabeth Labrousse, éd. M. Magdelaine et al., Paris/Oxford, Universitas/Voltaire Foundation, 1996, p. 395-409 ; Y. Krumenacker, « L'évolution du concept de conscience chez Marie Huber », in *Christianisme et Lumières*, éd. S. Albertan-Coppola et A. McKenna, numéro spécial du *Dix-huitième siècle*, 34, 2002, p. 225-237 ; Id., « Anonymat et interrogations sur le genre : le cas de Marie Huber », *Œuvres et critique*, 38/1, 2013, p. 49-60 ; M.-C. Pitassi, « Al di là delle fedi storiche : religione essenziale, normatività biblica e critica della tradizione cristiana in Marie Huber », in *Le Ragioni degli altri. Dissidenza religiosa e filosofia nell'età moderna*, éd. Priarolo et E. Scribano, Venezia, Edizioni Ca' Foscari, 2017, p. 177-192 ; *Le cas Marie Huber (1695-1753). Contexte, influences et censures d'une théologie radicale*, dossier édité par M.-C. Pitassi, *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 98/3, 2018, p. 231-338.

la religion naturelle, une Bible dont les récits n'avaient d'autre véracité que celle qu'on attribue aux histoires d'Alexandre ou de Jules César, une Bible dont la morale n'excédait pas les limites du possible, étant ainsi à la portée de tout le monde. Au fait des acquis de la critique biblique de son temps, Marie Huber ne les considérait pourtant pas, contrairement à un Le Clerc ou à un Locke, comme des instruments utiles pour s'approcher du sens authentique de l'Écriture, car elle pensait que l'interprétation en tant que telle, avec ce qu'elle présuppose de travail textuel et historique, était la source de toutes les discordes, de tous les malentendus et de toutes les controverses qui déchiraient l'histoire chrétienne. Au labeur herméneutique, Marie Huber opposait l'immédiateté du sentiment qui saisit les vérités essentielles – l'existence de Dieu, la providence, la vie après la mort ; à la théologie raisonneuse, orthodoxe ou éclairée, qui prétendait tout comprendre, comme dans le cas de l'orthodoxie, ou qui se déclinait dans un discours vague qui cachait mal son embarras, comme dans celui de la théologie éclairée, elle préférait la reconnaissance socratique de sa propre ignorance, qui renonce aux dogmes enfouis dans l'obscurité de la lettre biblique au profit des « vérités claires et indubitables » de la morale.

Mais, en ce siècle des Lumières, l'embarras avait gagné les gardiens du temple eux-mêmes, comme le montre la gêne des pasteurs genevois face à un livre sacré dont ils reconnaissaient l'autorité symbolique mais dont le caractère historiquement déterminé semblait compromettre l'universalité du salut et l'impartialité de Dieu. C'est ainsi que l'un d'eux, et pas des moindres, Jacob Vernet¹², l'ami puis l'ennemi des *philosophes*, dans son monumental traité apologétique sur la vérité de la religion chrétienne, paru entre 1730 et 1788, tergiverse sur le statut de la révélation : définie comme nécessaire dans la première édition, présentée comme utile dans la deuxième et dans les suivantes, malgré une promesse, non tenue, de revenir à la première formulation, la révélation, consignée dans des livres issus de contextes historiques et culturels particuliers, semblait porter atteinte à la justice d'un Dieu qui, ayant adressé sa Parole dans un temps et un espace limités, considérerait cependant cette Parole même comme nécessaire au salut de tout le monde, même de celles et de ceux qui, pour des raisons chronologiques ou géographiques ou autres, n'avaient jamais pu et ne pourraient jamais l'entendre. C'est ainsi que, malgré l'intention que le théologien genevois avait manifestée de faire marche

¹² Sur Jacob Vernet voir G. Gargett, *Jacob Vernet, Geneva and the philosophes*, Oxford, Voltaire Foundation, 1994 ; M. I. Klauber, « Theological Transition in Geneva from Jean-Alphonse Turretini to Jacob Vernet », in *Protestant Scholasticism. Essays in Reassessment*, éd. C. R. Trueman and R. S. Clark. Carlisle Cumbria, Paternoster Press, p. 256-270 ; D. Sorkin, « Geneva's 'Enlightened Orthodoxy': The Middle Way of Jacob Vernet (1698-1789) », *Church History* 74, 2005, p. 286-305 ; M.-C. Pitassi, « Entre nécessité et utilité : le statut de la révélation dans l'apologétique de Jacob Vernet », in *Apologétique 1650-1802. La nature et la grâce*, N. Brucker (éd.), Bern, Berlin, Bruxelles, Frankfurt am Main, New York, Oxford, Wien, Peter Lang, 2010, p. 151-166 ; Ead., « Vernet, Jacob », in *Dictionnaire des anti-Lumières et des antiphilosophes (France, 1715-1815)*, éd. D. Masseau, Paris, Champion, 2017, vol. II, p. 1526-1529.

arrière suite aux polémiques que le changement lexical avait suscitées, le terme désormais « trop fort » de *nécessité* ne retrouvera pas sa place dans les éditions ultérieures de l'ouvrage. Est-ce dire que Vernet considérait la Bible comme un texte accessoire ? Je ne le crois pas, mais la voie dans laquelle il était engagé, notamment dans sa démarche apologétique visant à convertir les déistes, était étroite puisqu'il s'agissait de sauver à la fois raison et révélation, exemplarité morale d'un Dieu non arbitraire et liberté divine, universalité de l'annonce salutaire et détermination spatiale et temporelle de la parole salvifique. Et si, en faisant de la révélation ce qui prédispose la raison à redécouvrir une religion naturelle authentique, il semble rejoindre Marie Huber, il s'en éloigne dans la mesure où il reconnaît qu'il manque à cette religion naturelle des éléments culturels, spirituels et eschatologiques qu'on peut trouver seulement dans la Bible. Tant Vernet que, avant lui, Le Clerc, Bayle ou Huber avaient été conscients des enjeux de la question biblique ; et tous s'étaient essayés à proposer des solutions ou, pour certains d'entre eux, des tours de passe-passe, pour pallier les difficultés que leurs positions respectives avaient soulevées. Mais les mises en question historiques, théologiques, épistémologiques et morales dont la Bible avait fait l'objet depuis le XVII^e siècle demeuraient et étaient destinées à alimenter les vifs débats identitaires qui devaient se développer un siècle plus tard entre libéraux et évangéliques. De même, elles constitueront un réservoir auquel déistes, athées, matérialistes ou sceptiques radicaux puiseront abondamment au XVIII^e siècle pour forger leurs armes contre le christianisme.

Or, ce qu'il y a de fascinant dans l'histoire intellectuelle est que les choses ne sont jamais simples et qu'une même réalité ou une même entité peut avoir des visages pluriels qui n'apparaissent contradictoires que si l'on prétend y appliquer des logiques rigoureusement binaires. Et en effet cette Bible, dont la vérité ne coïncidait plus depuis le XVII^e siècle avec celle des multiples savoirs, cette Bible dont les marges de crédibilité s'étaient, pour ainsi dire, historicisées et humanisées, gardait encore suffisamment de pouvoir symbolique durant les premières décennies du XVIII^e siècle pour jouer un rôle de premier plan dans un autre combat qui allait s'engager, à différentes échelles, tant au bord du Léman qu'en Suisse et en Angleterre. Cet autre combat avait pour objet les textes normatifs qui, adoptés relativement tôt par la Réforme – il suffit de penser au catéchisme de Calvin de 1545, à la confession de foi des églises réformées de France de La Rochelle de 1559 ou à la Confession helvétique postérieure de 1566 – avaient culminé en 1619 avec les canons du synode de Dordrecht. Au cours du XVII^e siècle cependant, d'autres formulaires, appelons-les mineurs, avaient été adoptés pour contrer des doctrines jugées déviantes, et circonscrire ainsi la foi réformée dans les limites d'une orthodoxie qui laissait peu de marges aux opinions un tant soit peu discordantes.

L'exemple le plus significatif de ces formulaires « mineurs », et celui qui sera quelques décennies plus tard le détonateur du combat annoncé, est certainement le *Consensus Helveticus*, un texte dont la signature était appelée à devenir, pour les étudiants en théologie et pour les pasteurs de la plupart des cantons évangéliques, qui l'avaient adopté en 1675, la condition pour pouvoir entamer ou poursuivre une carrière pastorale. Dirigé

contre les doctrines professées à l'Académie de Saumur, dont celles de Louis Cappel sur l'ancienneté du texte hébraïque de l'Ancien Testament et d'autres sur la prédestination et le péché originel, le *Consensus* avait heurté les théologiens français, qui l'accusaient d'aggraver la situation des églises réformées du royaume, rendue déjà critique par les mesures vexatoires de Louis XIV ; mais il avait aussi fait l'objet de conflits à Genève où la majorité du corps pastoral, acquis à l'orthodoxie, avait fini malgré tout par l'imposer en 1679. Les réactions timides des opposants et les signes de malaise ne semblaient en tout cas pas promis à un grand avenir tant le climat de censure plombait les vellétés dissidentes, donnant l'impression d'une orthodoxie déferlante destinée à se perpétuer. Et pourtant, moins de trois décennies devaient suffire à renverser les rapports de force et à ouvrir des brèches ; c'est en effet en 1706 que, après des discussions âpres entre ceux qui s'estimaient les gardiens de la tradition et ceux qui souhaitaient desserrer le joug d'un pouvoir disciplinaire fort, la majorité des pasteurs genevois décida la suppression de la signature obligatoire du *Consensus*. Certes, il s'agissait d'un compromis, le formulaire lui-même n'étant pas aboli pour autant, pas plus que le cadre référentiel aux confessions de foi, au catéchisme de Calvin et aux canons de Dordrecht. Mais la fidélité à la Parole de Dieu, le respect des consciences et le refus d'établir, je cite, « une espèce d'inquisition [...] sur les conversations et sur les commerces des lettres »¹³ avaient fini par primer sur la souscription obligatoire d'un texte qui prétendait normer des doctrines qui avaient été pendant longtemps au cœur de la dogmatique réformée mais qui étaient jugées désormais comme étant « de petites questions scholastiques et indifférentes »¹⁴. La tentation serait grande de classer le conflit, qui se conclura en 1725, avec la suppression du formulaire lui-même, parmi les événements mineurs de l'église genevoise. On se tromperait pourtant, et cela pour plusieurs raisons, les unes tenant à la signification de l'affaire elle-même, les autres au rôle que celle-ci a joué dans la réécriture identitaire que le premier libéralisme théologique genevois a tracée de sa propre généalogie¹⁵.

Comme je l'ai déjà évoqué, malgré les tâtonnements, les hésitations et les accommodements, la décision de 1706 a marqué à mon avis un tournant : si elle n'a pas sonné, à Genève, le glas des textes symboliques, loin de là, elle a en revanche montré l'émergence de valeurs qu'on trouve énoncées, peut-être pour la première fois, dans des documents officiels : outre la conscience individuelle, que les autorités invitaient expressément à respecter, c'était le double registre de vérité – celle, privée, cultivée dans le for intérieur et celle, publique, qu'il faut embrasser sous peine de sanctions –, qui était ouvertement dénoncé. Si l'enseignement ou la profession publique devaient être en syntonie avec le croire intime, il fallait déverrouiller un système qui prétendait une adhésion totale au moindre détail théologique. De là à faire de la Genève du tout premier

¹³ Registres de la Compagnie des pasteurs, 19, f. 114, 25 juin 1706 (ms conservé aux Archives d'État de Genève, cote Cp. Past. R 19).

¹⁴ *Ibid.*, f. 115.

¹⁵ Voir M.-C. Pitassi, « Théologie genevoise du XVIII^e siècle et libéralisme. Généalogie ou mythologie ? », *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, 93/4, 2013, p. 519-536.

XVIII^e siècle la fossoyeuse des confessions de foi et le paladin du libre examen il n’y a qu’un pas que les libéraux du siècle suivant n’hésiteront pas à franchir¹⁶ mais que l’historienne se gardera bien, quant à elle, de faire. Parce que la situation était bien plus complexe, parce que les rapports de force, bien qu’ayant évolué, étaient encore mouvants, parce que les textes normatifs gardaient leur place. Ce que l’affaire de 1706 et de 1725 nous apprend en revanche, c’est que l’église genevoise s’était engagée, sous l’impulsion certes de l’un de ses représentants les plus éminents – Jean-Alphonse Turretini –, mais aussi en tant que corps, dans un travail de redéfinition de ce qui était essentiel et de ce qui ne l’était pas, un travail qui devait, lentement mais sûrement, faire bouger le seuil du tolérable et amener à une déperdition du crédit symbolique des confessions de foi et des catéchismes, paroles humaines dont le lien avec l’Écriture était destiné à être perçu comme de plus en plus distendu.

Mais alors que l’institution se devait de procéder avec prudence et diplomatie, les individus pouvaient, quant à eux, afficher des positions beaucoup plus radicales. C’est ce qui se passera en Angleterre, dans les années 1715-1717, quand l’Église anglicane sera prise dans la tourmente de l’une des crises les plus méconnues et les plus graves de son histoire¹⁷. Dans ce conflit retentissant qui se joua à coups de pamphlets enflammés et de mesures disciplinaires et politiques clivantes, et qui n’épargna pratiquement aucun des sujets théologiques sensibles de l’époque, les confessions de foi firent l’objet d’attaques violentes de la part de réfugiés français établis en Angleterre qui n’hésitèrent pas à les dénoncer comme des restes malvenus de catholicisme¹⁸. Dans un langage haut en couleur, parsemé d’accusations portées contre le « papisme huguenot », le « brigandage de Dordrecht », le « brûleur de Servet », alias Calvin, ou « les Sectes protestantes qui mangent impudemment l’huitre de l’Infaillibilité »¹⁹, ces réfugiés posaient certes la question fondamentale de la légitimité des confessions de foi (si elles sont fidèles à la Parole de Dieu, quelle est leur utilité ? si elles s’en écartent, que faire du principe de la *Sola Scriptura* ?) mais ils mettaient aussi en question l’exercice de l’autorité dans l’Église. Et dans la controverse acérée qui s’ensuivit entre ces brebis galeuses et les

¹⁶ Voir M.-C. Pitassi, « La voix de la conscience. Contours religieux et politiques de la notion de libre examen à Genève au XIX^e siècle », in *Les fractures religieuses du XIX^e siècle dans les cantons protestants de Suisse romande*, éd. J.-P. Bastian, Ch. Grosse et S. Scholl, Genève, Labor et Fides, 2021, sous presse.

¹⁷ Il s’agit du conflit bangorien qui a déchiré l’église anglicane pendant la deuxième décennie du XVIII^e siècle, entraînant une grave crise institutionnelle, théologique et politique. Voir A. Starkie, *The Church of England and the Bangorian Controversy, 1716-1721*, Woodbridge, The Boydell Press, 2007.

¹⁸ Voir M.-C. Pitassi, « A l’ombre de Benjamin Hoadly : confessions de foi, liberté d’examiner et tolérance dans une controverse protestante du début du XVIII^e siècle », in *La Centralità del dubbio. Un progetto di Antonio Rotondò*, éd. C. Hermanin et L. Simonutti, Firenze, Olschki, 2011, vol. II, p. 939-957 ; G. Sanna, *Religione e vita pubblica nell’Inghilterra del ‘700. Le avventure di Benjamin Hoadly*, Milano, FrancoAngeli, 2012, p. 310-320.

¹⁹ « Préface du Traducteur », in *Épître dedicatoire au pape Clement XI où on lui donne une ample et curieuse Information de l’Etat de la Religion parmi les Protestants, et de plusieurs Particularitez Importantes par Rapport à la Grande Bretagne*, Londres, J. Roberts, 1715, p. 4-6. Le traducteur auquel on doit les passages cités est François de La Pillonnière.

pasteurs des églises françaises de Londres, chevillés à des positions conservatrices, on voit bien que si les ministres étaient disposés à lâcher du lest sur Calvin, ils demeuraient en revanche inflexibles sur la discipline ecclésiastique, sur le droit des églises à exercer un contrôle rigoureux des croyances et sur le refus de ce qu'ils assimilaient à une dangereuse tolérance généralisée.

L'affaire genevoise et l'affaire londonienne ne sont pas deux chapitres indépendants de l'histoire de l'espace réformé des premières décennies du XVIII^e siècle ; des liens les unissent dans la mesure où les huguenots dissidents de Londres désignaient ouvertement Turretini et Genève comme des alliés dans leur lutte contre les confessions de foi et contre un exercice abusif de l'autorité. Et peu importe en l'occurrence que ces propos aient été embarrassants pour les Genevois et qu'ils aient même peut-être mésinterprété la situation de la ville lémanique ; ce qui compte est que les combats aient franchi les frontières, que les images diffractées et en partie déformées aient permis la constitution de nouvelles exemplarités, que la crise du faire croire, de ses moyens de transmission mais aussi de la discipline ecclésiastique ait obligé les églises à se positionner. Si celles-ci réagirent différemment, si Genève prit acte plus précocement, par rapport à Berne ou à certaines églises du Refuge, de la nécessité de redéfinir les médiations entre Écriture, foi individuelle et foi publique, il n'en reste pas moins que, assumées par l'institution ou revendiquées par des individus évoluant dans les marges et en odeur d'hétérodoxie, les remises en question minaient les constructions identitaires et ouvraient la porte à des reconfigurations.

2. En quête d'une nouvelle identité

Dire que la Bible ou les confessions de foi, ou la théologie elle-même, faisaient, à l'époque qui nous intéresse, l'objet d'approches ou de luttes qui obligeaient de facto à reconsidérer la question de la vérité et de l'autorité, ne signifie cependant pas faire des proto-incrédules de tous ceux et de toutes celles qui, d'une manière ou d'une autre, volontairement ou involontairement, avaient alimenté cette crise. Pour la plupart d'entre eux, au contraire, il s'agissait de « sauver » un christianisme dénaturé par des siècles de controverses, obscurci par l'influence néfaste de la philosophie, en particulier platonicienne et aristotélicienne, et alourdi par une théologie du péché et de la grâce qui prêtait le flanc aux attaques de ceux qui dénonçaient l'arbitraire d'un Dieu tyrannique et passionnel. La plupart des personnages ou des mouvements qui ont fait l'objet de mes recherches se sont investis dans cette vaste opération de sauvetage, qui consistait à repenser une religion qui ne semblait plus en adéquation avec les valeurs de son temps, et à l'armer contre des fronts polémiques qui allaient devenir au cours du XVIII^e siècle de plus en plus aguerris.

Se faisant apologétique, la théologie se donnait les moyens de présenter une religion raisonnable, centrée sur la morale, délestée du trop-plein d'un appareil dogmatique voulant trop expliquer et Dieu et l'humain. Dans les premières décennies du XVIII^e

siècle un personnage comme Jean-Alphonse Turretini²⁰, chef reconnu de l'aile réformatrice de l'église genevoise et membre éminent de la République des Lettres, inscrira son apologétique, basée sur la confiance dans les pouvoirs heuristiques de la raison et vouée à défendre la religion contre ses adversaires, dans une polémique constante contre les verbiages et les subtilités inutiles de la scolastique protestante, ainsi que dans une ouverture au savoir profane contemporain et aux nouvelles philosophies. À l'instar de Jean Le Clerc, dont il était intellectuellement et humainement très proche, Turretini croyait dans l'accord profond de la raison et de la révélation au nom d'une même paternité divine ; sans nier expressément le péché originel, il en amoindrait les effets, refusant en particulier l'idée que la faute adamique ait pu entraîner la corruption de notre capacité de discernement, dont un exercice correct restait possible à ses yeux, malgré les entraves des passions et des vices.

Accentuer les pouvoirs et le rôle de la raison voulait dire neutraliser les arguments sceptiques et se donner les moyens de bâtir une théologie naturelle dont la cible polémique était double : *ad extra*, les impies, ces mécréants allant de Hobbes à Spinoza en passant par les déistes et par Bayle, auxquels la raison pouvait prouver, par des voies éclectiques, l'existence de Dieu, de la providence, de l'immortalité de l'âme, de la liberté humaine et des lois naturelles ; *ad intra*, les enthousiastes, ces détracteurs de la raison, qui, des petits prophètes huguenots aux piétistes radicaux allemands et suisses, étaient animés d'une foi nourrie de miracles, de visions, de prophéties et de glossolalie, bref une foi que Turretini, à l'instar des latitudinaires anglais ou des arminiens, stigmatisera comme un signe de crédulité et de superstition. Dans la bataille qui se jouait sur le terrain de l'apologétique les fronts étaient toutefois mouvants : Bayle pouvait devenir l'allié d'un jour quand il s'agissait de critiquer l'unité de la substance spinoziste²¹, alors que les déistes modérés eux-mêmes pouvaient être occasionnellement conviés à former une cordée contre les athées au nom d'une foi commune dans la transcendance. Et pourtant l'apologétique de Turretini, comme celle de beaucoup de ses contemporains de l'espace réformé, ne se réduisait pas à la théologie naturelle, même si celle-ci occupait une place prépondérante dans les cours qu'il dispensait et dans les thèses qu'il faisait soutenir à ses étudiants ; elle comprenait aussi la théologie révélée, mais une théologie révélée peu intéressée à détailler les dogmes. L'art de Turretini consistait à les évoquer, à les énoncer dans une forme minimale – ce qui le mettait à l'abri, sinon de soupçons, du moins d'accusations explicites d'hétérodoxie –, esquivant habilement les pièges tendus par une histoire de la chrétienté qui avait disséqué chaque mot, chaque particule, chaque préposition de chaque article du credo, avec chaque fois à la clé de nouveaux conflits et

²⁰ Voir M. I. Klauber, *Between Reformed Scholasticism and Pan-Protestantism. Jean-Alphonse Turretini (1671-1737) and Enlightened Orthodoxy at the Academy of Geneva*, Selinsgrove, London-Toronto, Susquehanna University Press and Associated University Press, 1994 ; M.-C. Pitassi, *Jean-Alphonse Turretini (1671-1737). Les temps et la culture intellectuelle d'un théologien éclairé*, Paris, Champion, 2019.

²¹ Voir M.-C. Pitassi, « Stratégies antispinozistes à Genève. De la censure à la réfutation. Suivi par l'édition de 'Réfutation du système de Spinoza par Mr. Turretini' », in Eadem, *Jean-Alphonse Turretini, op. cit.*, p. 39-88.

de nouvelles fractures. Cultivant le mythe de la simplicité de la parole évangélique et de l'unité de l'église primitive, Turretini a réécrit la théologie réformée dans la plus grande retenue dogmatique.

C'est ainsi que dans une thèse de 1713²², l'article relatif à la trinité tient dans une ligne qui dit que le dogme ne répugne pas à l'unité de Dieu, puisqu'il est enseigné par l'Écriture ; quant à l'incarnation, le lecteur devait se contenter d'apprendre qu'elle ne comporte rien d'impossible à Dieu ni d'indigne de sa miséricorde et de sa sagesse. S'il était difficile d'accuser Turretini d'être trop bavard, il n'en demeure pas moins que les articles sur la trinité et sur la christologie, tout succincts qu'ils étaient, montrent clairement que ce qui intéressait le théologien était avant tout de rappeler que même les dogmes qui étaient par définition les plus inaccessibles à la raison gardaient un fond de raisonnabilité ; le même fond de raisonnabilité que révélait la morale évangélique, dont les aspérités, peu compatibles avec la morale naturelle, se voyaient émoussées. Un combat dans lequel Turretini était aligné avec d'autres intellectuels de l'espace réformé, non seulement Le Clerc mais aussi Jacques Bernard ou Isaac Jaquelot, tous unis contre Bayle et sa critique impitoyable de la théologie chrétienne et de ses apories.

Et pourtant, insister sur le caractère raisonnable des mystères bibliques, montrer que rien dans l'Évangile ne contrastait une nature humaine bien comprise, ne suffisait pas ; et non seulement parce que, comme devait s'en rendre bien compte la génération suivante qui grossira pourtant encore ces traits, le risque était que, à force de souligner la réconciliation de la nature et de la grâce, la révélation ne devînt caduque mais aussi parce qu'il fallait colmater d'autres failles, dont celle de l'incertitude des faits bibliques. Convaincu des vertus d'une apologétique pouvant concilier l'inconciliable, à savoir Pascal et Malebranche, les preuves par l'histoire et les preuves par la raison, Turretini devait consacrer beaucoup d'énergie à démontrer que les prophéties et les miracles relatés dans la Bible ainsi que la propagation de la religion chrétienne et son efficacité étaient des faits avérés qui atteignaient le degré de certitude requis par l'histoire, une discipline qui ne pouvait de toute manière pas prétendre à l'évidence. Et si son attention s'est portée tout particulièrement sur la défense des miracles, c'est parce que ceux-ci avaient fait l'objet d'une attaque frontale de la part de Spinoza et de certains déistes anglais, contre lesquels il devait s'évertuer à montrer que les prodiges racontés dans l'Écriture étaient à la fois possibles et crédibles : possibles, parce que, contrairement aux apparences, ils n'altéraient pas les qualités essentielles de la matière, n'étant que de simples modifications de la perception sensorielle ; crédibles, parce qu'ils étaient relatés par des témoins fiables.

Cet imposant travail de redéfinition conceptuelle de la théologie, que Turretini devait communiquer par son enseignement mais aussi par la prédication, par ses échanges épistolaires et par ses ouvrages, s'était accompagné à Genève de la mise en place d'un vaste programme de réformes qui toucha à des pratiques essentielles du croire

²² Jean-Alphonse Turretini, *Cogitationes de Variis Theologiae Capitibus*, in *Cogitationes et Dissertationes theologicae*, Genevae, Typis Barrillot et Filii, 1737, vol. I, p. 3-27.

ensemble : la liturgie, délestée des formulations qui étaient devenues inaudibles à une époque qui « s'adoucissait » et qui avait de la peine à accepter que les humains, conçus « en iniquité et corruption » aient été « enclins à mal faire, inutiles à tout bien » ; le culte lui-même, cette « invention de Calvin », qui devait timidement être amené à se réformer, à redéfinir la place de la prédication, à s'ouvrir à des gestes et à des mots plus à même de parler aux sentiments auxquels faisaient appel avec succès les piétistes ; les prières enfin, dans lesquelles le Dieu tout-puissant aux desseins indéchiffrables et effrayants cédaient la place au Dieu sage d'un univers ordonné en justice. Sans parler des réformes qui touchèrent l'Académie, plus ouverte aux savoirs profanes, comme les mathématiques et la philosophie, et moins soumise à l'emprise pastorale. Des réformes qui ne se firent pas dans l'isolement mais qui furent pensées, voulues, réalisées grâce à des réseaux, en grande partie épistolaires, dans lesquels les idées circulaient, les stratégies s'affinaient, les opinions se confrontaient, les luttes se partageaient²³. Étudier dans le détail ces réseaux a permis de peser l'impact qu'a eu la communication matérielle d'informations, de lectures, de non-dits officiels, et d'opinions ; d'évaluer les rôles respectifs des protagonistes et des figures de seconde zone ; de découvrir, par et dans la concrétude des échanges, les liens parfois non apparents entre les idées et les pratiques ; de mesurer enfin l'importance des transferts culturels.

Les reconfigurations identitaires sont cependant des phénomènes complexes ; elles investissent un horizon d'idées, de pratiques et de normes rendues signifiantes par de nouveaux mythes fondateurs qui remodelent, voire, dans certains cas, renversent les anciens. Ceux de la Genève de la *Frühauflklärung* devaient composer avec une matrice – la « bienheureuse Réformation » – dont on assumait l'héritage mais qu'il fallait reconfigurer de manière que sa lumière puisse infuser celle des savoirs et des valeurs portés par le nouveau siècle. Réécrire le mythe fondateur voulait dire, dès lors, se rattacher à une double origine – celle, archétypale, de l'âge d'or de l'époque évangélique et apostolique et celle, historique, de la Réforme – en prêtant à l'une et à l'autre des traits qui ressemblaient, à s'y méprendre, à la vision idéalisée de la Genève éclairée des premières décennies du XVIII^e siècle : tolérance mutuelle, gestion avisée des dissensions et primauté de l'orthopraxie sur l'orthodoxie pour les premières communautés chrétiennes ; triomphe du bon sens, refus de la foi aveugle et zèle tempéré par la prudence pour la Réforme²⁴.

²³ Voir M.-C. Pitassi, « L'Eglise neuchâteloise de la première moitié du XVIII^e siècle au miroir de la correspondance de Jean-Alphonse Turretini », in *Cinq siècles d'histoire religieuse neuchâteloise. Approche d'une tradition protestante*, Actes du colloque de Neuchâtel (22-24 avril 2004), éd. J.-D. Morerod, L. Petris, P.-O. Lécho et F. Noyer, Neuchâtel, Recueil de travaux publiés par la faculté des lettres et sciences humaines, Cinquante-quatrième fascicule, 2009, p. 245-261.

²⁴ Voir M.-C. Pitassi, « La réécriture de l'histoire ecclésiastique entre *aetas* et *saeculum* », in M. Groult (éd.), *Systématique et iconographie du temps. Essais sur la notion de période*, Saint-Etienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2004, p. 63-79.

Arrivée au terme de cette leçon, je réalise que celle-ci aurait pu être complètement différente si, dans ma quête des liens entre mes recherches, j'avais tiré d'autres fils que celui que j'ai essayé de suivre ce soir : comme le fil des correspondances par exemple, à l'étude desquelles j'ai consacré un temps considérable et qui ont informé beaucoup de mes recherches ; ou alors le fil des auteurs eux-mêmes auxquels je me suis intéressée et qui, tous et toutes, se sont trouvés, volontairement ou pas, sur des lignes de faille aux contours incertains, ni complètement dans l'institution ni complètement en dehors, dans ces zones grises, fluides, où les identités se défont et se recomposent, jamais tout à fait conformes aux normes qu'elles sont censées avoir incorporées. La matière aurait été la même mais la lumière l'aurait éclairée différemment et le tableau produit aurait été différent. C'est en cela que réside la passion de notre métier : dire et redire l'histoire en diffractant à chaque fois notre regard.

LISTE DES MEMBRES DE L'IHR/MHR

Direction

Daniela Solfaroli Camillocci 022 379 10 14 Daniela.Solfaroli@unige.ch

Secrétariat

Cristina Conti 022 379 71 08 Cristina.Conti@unige.ch

Bertille Tremblay-Tranchant 022 379 71 28 Bertille.Tremblay-Tranchant@unige.ch

Bibliothèque

Marianne Tsioli 022 379 10 11 Marianne.Tsioli@unige.ch

Corps enseignant

Paul-Alexis Mellet, PO 022 379 71 40 Paul-Alexis.Mellet@unige.ch

Ueli Zahnd, PO 022 379 11 90 Ueli.Zahnd@unige.ch

Daniela Solfaroli Camillocci, PAS 022 379 10 14 Daniela.Solfaroli@unige.ch

Collaborateurs-trices de la recherche et de l'enseignement

Nicolas Fornerod, CE 022 379 71 39 Nicolas.Fornerod@unige.ch

Hadrien Dami, AS 022 379 71 42 Hadrien.Dami@unige.ch

Jade Sercomanens, Assistante suppl. 022 379 11 86 Jade.Sercomanens@unige.ch

Paolo Sachet, Collab. scient. Paolo.Sachet@unige.ch

Seraina Berger, Candoc FNS 022 379 71 40 Seraina.berger@etu.unige.ch

Collaborateurs et auxiliaire de Recherche - FNS

Giovanni Gellera, Collab. scient. 022 379 71 42 Giovanni.Gellera@unige.ch

Arthur Huiiban, Postdoc 022 379 74 47 Arhtur.Huiiban@unige.ch

Matteo Colombo, Aux. de rech. 022 379 74 47 Matteo.Colombo@etu.unige.ch

Professeur-e-s honoraires

Philip Benedict Philip.Benedict@unige.ch

Maria-Cristina Pitassi Maria-Cristina.Pitassi@unige.ch

Chercheur-euse associé-e

Olivier Labarthe 022 379 11 88 Olivier.Labarthe@unige.ch

Béatrice Nicollier Beatrice.Nicollier@unige.ch

ADRESSE

Institut d'histoire de la Réformation
Université de Genève (Uni Bastions)
Rue De-Candolle 5
CH-1211 Genève 4

(nota bene : *1205 Genève* pour les colis)

Site Internet : www.unige.ch/ihr

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	5
BIBLIOTHÈQUE	9
RECHERCHE	
Projets, travaux en cours	9
Cité et Université	12
Communications et autres interventions	12
Autres activités	14
Publications des membres de l'IHR	15
ENSEIGNEMENT	
Cours et séminaires	16
Cours d'été	17
THÈSES	18
PROFESSEUR-E-S INVITÉ-E-S	19
BOURSIER.....	19
SÉMINAIRES DE RECHERCHE	20
CONFÉRENCE.....	21
JOURNÉES D'ÉTUDE IHR50.....	22
Aux origines de l'Institut d'histoire de la Réformation par Olivier FATIO.....	25
La société du Musée Historique de la Réformation et Bibliothèque calvinienne, cent-vingt ans d'histoire par Olivier LABARTHE	29
Nouvelles perspectives, trouvailles d'archives. L'historien entre diktats méthodologiques et méandres de la curiosité par Philip BENEDICT	33
Lignes de failles. Croire, douter, savoir dans l'espace réformé européen du XVII ^e et XVIII ^e siècle par Maria-Cristina PITASSI.....	43